

# JOURNAL

DES

## DEMOISELLES

### VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

#### LES PETITS MEUBLES

**V**ous souvient-il, mesdemoiselles, que je vous ai proposé d'étudier avec moi la vaisselle et la batterie de cuisine?

Si les gros meubles ont leur importance, les petits ne sont pas sans intérêt. Tous n'indiquent pas aussi clairement leur office que la soupière, la saucière, le sucrier, la cafetière, la passoire, le saladier, l'huilier, le compotier, l'écu-moire ou le moutardier; tous ne sont pas d'origine aussi simple que le grill, forme masculine de grille, le chaudron et la chaudière, qui ont pour radical sensible le mot chaud, et le fourneau, qui, comme la fournaise, dérive de *furnus*, four; quelques-uns dans la cuisine, et plusieurs dans la salle à manger, ont encore à nous dire le secret de leurs noms.

La cuisine, en latin *coquina*, est le lieu où l'on fait cuire; de là, son nom. On retrouve ce verbe *coquere*, cuire, dans les premières formes du mot cuisine, quesine, cosine. Depuis des siècles on écrit cuisine.

Les vieux proverbes, dépositaires de la sagesse des nations, sont généralement d'accord pour nous recommander de sacrifier peu à la cuisine :

De grasse cuisine  
Pauvreté voisine;

ou bien, *cuisine étroite fait bastir grande maison*;  
ou encore, *grasse cuisine, maigre testament*. Ces préceptes ont beaucoup moins en vue, comme on le voit, le péché de gourmandise que la nécessité d'être économe, de ne pas « manger tout son bien. » Les avis sont bons, on peut en tenir compte; mais s'il convient de ne pas se ruer en cuisine, il convient aussi de ne pas négliger la cuisine :

Maître Gaster, dit Rabelais,  
Est un gros glouton qui demande  
Soir et matin nouvelle offrande,  
Et qui ne laisse point dame marmite en paix.

Donc, il est toujours bon de savoir où l'on dîne.  
Et, partant, tout homme d'esprit  
Qui bâtit,  
Commence sagement par fonder la cuisine.

Lorsque le mot batterie signifie querelle de gens qui en viennent aux coups, on comprend très-bien qu'il ait pour radical le verbe *battre*; mais lorsqu'il désigne l'ensemble des ustensiles en cuivre, en tôle et en fer-blanc qui servent à la cuisine, le rapport semble beaucoup plus éloigné.

Cependant, on appelle aussi batterie une rangée de canons disposés sur un terrain et prêts à faire feu, et, figurément, les divers moyens qu'on emploie pour réussir à quelque chose; on donne de même ce nom à l'assemblage des jarres électriques dont toutes les armatures analogues commu-



niquent ensemble; — et peut-être bien que la batterie de canons, la batterie électrique et la batterie de cuisine, toutes trois alignées en bataille et disposées pour l'action, ne sont pas sans quelque analogie avec une armée qui se prépare au combat.

Le nom de cuisine s'est donné jadis à une petite boîte renfermant toutes sortes d'épices : cela explique un passage du *Joueur* où Regnard peint un Apiculus moderne, docteur en soupers,

Qui, de livres de droit toujours débarrassé,  
Porte cuisine en poche et poivre concassé.

Quant au cuisinier, son ancien nom est *queux* (du latin *coquus*). On appelait *grand queux* de France l'officier de la maison du roi qui commandait à tous les officiers de la cuisine et de la bouche. Thibaut de Montmorency, seigneur de Bourcy, a été grand queux de Philippe de Valois. On retrouve cette dénomination dans la *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin : « Je chargerai mon maître queux de s'en procurer la recette avec les détails les plus minutieux. »

La soupe, ou, plus élégamment, le potage, étant appelée à ouvrir le repas, j'aurais voulu, une fois entré dans la cuisine, commencer par vous dire la vérité sur la marmite. Malheureusement, l'origine de ce mot est restée dans les ténèbres. Les chercheurs, et ils n'ont pas manqué, se sont bornés jusqu'ici à des suppositions. On a pensé d'abord au latin *marmor*, marbre, les premières marmites ayant été des vases de marbre; on s'est demandé ensuite si marmite n'était pas une onomatopée, allusion à l'eau qui bouillonne, qui marmotte; on a même évoqué l'arabe *marmid*, lieu où l'on cuit la viande; on a fait d'autres conjectures encore, et aucune n'a conduit à la certitude.

Le latin *capsa*, caisse, boîte, coffre, a donné naissance au mot *casse*, qui, en imprimerie, désigne une boîte divisée horizontalement en deux grandes parties qui se subdivisent en cent dix-huit petits compartiments, dits *cassetins*, destinés à recevoir les lettres de l'alphabet et les divers signes typographiques. Ce même *capsa* a engendré *caisse* et *cassette* (diminutif de *casse*), *capsule*, nom de différents objets analogues à des boîtes, et l'on pourrait aisément croire qu'il est le radical de la casserole, qui, elle aussi, est une boîte.

La casse a servi à désigner un ustensile de cuisine; mais quoique cet ustensile affecte la forme cylindrique d'une grande capsule, il ne doit pas naissance au latin *capsa*. La casse (poëlon), vient du bas latin *caga*, lequel vient à son tour de l'ancien allemand *kezi*, poêle. C'est même pour cela que le nom actuel du chaudron en Allemagne, est *kessel*. M. Littré, qui a prévu qu'on pourrait être tenté de donner une même origine à la casse de l'imprimerie et à celle de la cuisine, nous a mis en garde par cette observation : « Ce qui fait que *casse* (poëlon) ne peut avoir la même étymologie que *caisse* ou *casse*, c'est que, dans les langues

congénères, le premier de ces deux mots prend un *z* ou deux *z*, tandis que le second prend deux *s*; d'où l'on est conduit à des radicaux différents. »

Pour pousser l'exploration jusqu'au bout, il reste à nous rendre compte de la terminaison *role*, si nous ne voulons pas nous contenter de la regarder comme une terminaison diminutive. Voici sur ce point délicat le modeste avis que je hasarderai : Le poëlon, qui, dans la cuisine, s'appelait *casse*, était en cuivre ou en quelque autre métal, et servait spécialement à rôtir les viandes; on le désignait, à cause de cela, sous le nom de *casse à rôti*. Est-il impossible que la contraction, d'une part, et la corruption, d'une autre, aient pu de ces trois mots forger notre *casserole*?

Depuis longtemps, les rôtis se font dans la rôtissoire, comme son nom l'indique, ou seulement au moyen d'une broche, au-dessous de laquelle est placé l'ustensile destiné à recevoir la graisse et le jus qui dégouttent de la viande, ustensile qui se nomme *lèche-frite*. La lèche-frite a dû avoir un autre emploi; la lèche est une tranche mince de quelque chose qui se mange : une lèche de pain, de jambon. Qu'on fasse frire cette lèche et l'on aura une *lèche-frite*. Vraisemblablement, le mets avait donné son nom à l'ustensile dans lequel on le faisait cuire.

L'ensemble des objets qui couvrent une table préparée pour le repas se nomme le *couvert*. Ce n'est cependant pas à cette circonstance toute simple qu'est due l'expression. — Mettre le couvert se disait ainsi parce que, aux tables des rois et des princes, les plats, hanaps (1), salières, avaient un couvercle, sorte de garantie extérieure contre l'empoisonnement; de là, couvert a pris le sens des assiettes, fourchettes, cuillers, couteaux, qu'on met devant un convive, et, plus particulièrement encore, de la fourchette et de la cuiller. — On lit dans *Leshonneurs de la cour*, manuscrit du seizième siècle : « Quand M<sup>me</sup> la duchesse mangeoit là où M. le Dauphin estoit, on ne servoit point à couvert, et ne faisoit-on point d'essai devant elle, mais elle beuvoit dans sa coupe sans couvrir. » Et ailleurs : « On servoit madame la Dauphine à couvert et madame la duchesse de Bourgogne point. » Couvrir était si bien un honneur rendu aux grands personnages, que, pour ceux du plus haut rang, il y avait quelquefois un cadenas.

Le linge de table se compose d'une nappe (en latin *mappa*) et d'une serviette, laquelle a pour origine le verbe *servire*, servir, tout comme les mots *servante*, *serviable* et *service*. La nappe ne s'introduisit à Rome qu'avec le luxe : les premiers Romains mangeaient sur une table nue, et pour qu'on vît des serviettes dans un repas, il fallait que chacun eût apporté la sienne. Martial a remarqué

(1) Hanap, né d'un vieux mot allemand qui signifie vase, était le nom d'une grande coupe à boire.



quelque part que si les convives n'apportaient pas toujours leur serviette, c'était de peur qu'on ne la leur volât. — Plus tard, quand le besoin d'une nappe se fit sentir, elle tint lieu de tout : on s'essuyait la bouche et les doigts avec le bout qu'on avait devant soi.

Un usage, qui a disparu dans le naufrage des traditions chevaleresques, consistait à *trancher la nappe*. Pendant un banquet solennel, un héraut venait couper la nappe devant un des convives pour lui reprocher un acte déloyal ou le faire rougir de son inaction. On en cite un exemple du temps de Charles VI. Le roi avait à sa table, le jour de l'Épiphanie, plusieurs convives illustres, entre lesquels était Guillaume de Hainaut, comte d'Ostrevant. Tout à coup, un héraut vient trancher la nappe devant le comte en lui disant : « qu'un prince qui ne portait pas d'armes n'était pas digne de manger à la table du roi. » — Guillaume, surpris, répondit qu'il portait le heaume, la lance et l'écu, comme les autres chevaliers. — « Non, sire, cela ne se peut pas, répondit le plus vieux des hérauts. Vous savez, ajouta-t-il en se tournant vers Guillaume, que votre grand oncle a été tué par les Frisons, et que, jusqu'à ce jour, sa mort est restée impunie. Certes, si vous possédiez des armes, il y a longtemps qu'elle serait vengée. »

La fourchette et la cuiller composent ce que, dans le sens le plus étroit, on appelle un couvert. Rien de mieux que le diminutif fourchette, c'est une petite fourche; mais la cuiller a tous les torts : d'abord, elle s'écrit comme un mot masculin et se prononce comme un mot féminin. Henri IV avait demandé que, pour être logique, on donnât à ce mot le genre que comportait son orthographe; mais on lui répondit que les rois, même les plus puissants, même les mieux intentionnés, ne changeaient pas ces sortes de choses-là. Ensuite, la cuiller a pour origine le latin *cochlea*, qui signifie limaçon, coquille d'escargot, et c'est là un rapprochement désagréable. Le prétexte qui a fait dériver l'un de l'autre ces deux mots, qui se ressemblent si peu, c'est que le cuilleron de la cuiller forme une espèce de coquille.

L'usage de la cuiller et surtout de la fourchette ne remonte pas aux temps les plus reculés. Il est fait mention pour la première fois de la fourchette, en France, dans un inventaire de l'argenterie du roi Charles V (1379); la cuiller, beaucoup plus nécessaire que la fourchette, avait été adoptée dès le commencement du quatorzième siècle. Avant cette époque, ceux qui ne mangeaient pas avec leurs doigts prenaient les aliments liquides avec une sorte d'écuelle qui engendra la cuiller, et les aliments solides avec deux petits morceaux de bois.

C'est en Italie que la fourchette a pris naissance; c'est de là qu'elle s'est peu à peu répandue en Europe. Vous souvient-il qu'il y eut au onzième siècle, sur le trône de Grèce, un empereur

du nom de Romain Argyre? Il succéda à Constantin VIII, qui, sur le point de mourir, lui offrit d'avoir les yeux crevés ou d'épouser sa fille Zoé. Romain III opta pour le mariage, et se fit aimer d'abord par sa générosité; mais des revers qu'il éprouva en Syrie contre les Turcs changèrent son caractère, et Zoé, mécontente, le fit étouffer dans son bain. — Eh bien, ce malheureux époux avait une sœur mariée au doge de Venise, Pierre Orseolo, qu'on cite pour avoir renoncé l'une des premières à manger avec ses doigts. Les cuillers dorées et les petites fourchettes qu'elle employa pour porter les aliments à sa bouche furent considérées comme un luxe insensé, et lorsqu'elle mourut de la peste, ainsi que son mari, on ne fut pas éloigné de voir dans la mort de ces deux époux un juste châtement.

Le compagnon obligé du couvert, le couteau, autrefois *coutel* et *cottel*, a devancé de beaucoup la cuiller et la fourchette; on en sentit plus tôt la nécessité : les doigts pouvaient prendre, ils ne pouvaient ni couper, ni tout déchirer. Son nom dérive de *cultre*, coudre, nom du fer de charue qui sert à fendre la terre. — Le couteau a figuré dans une locution, hors d'usage aujourd'hui, que je verrais volontiers revivre. *Être le couteau pendant de quelqu'un*, être celui qui l'accompagne toujours, qui ne le quitte pas. C'était une allusion aux personnes que leur profession oblige à avoir toujours un couteau pendu à leur côté.

La bouteille est ancienne, chez nous comme ailleurs; elle procède du latin *buticula*, diminutif de *bulta*, botte, sorte de petit tonneau. La carafe est d'importation italienne; elle nous est venue au seizième siècle avec son nom, *caraffa*.

Un mot pour lequel il est bon de se tenir sur la défensive, c'est le mot *assiette*. On s'exposerait à s'égarer en le rangeant, par voie de déduction, dans la grande famille des mots qui répondent à l'idée de situation. La signification générale de assiette est, en effet, situation, manière d'être assis, posé, placé : l'assiette d'une ville, d'une forteresse, d'un navire, du crédit, de l'impôt, et, figurément, la disposition de l'esprit. Ces idées se tiennent et se rattachent tout naturellement au verbe *asseoir*, prendre position, placer, établir.

Si l'on admettait donc que assiette sert à désigner aussi la place occupée à table par les convives, on s'acheminerait doucement vers l'idée que le même nom a été donné, par suite, à la vaisselle indiquant la place où chacun devait être assis. Les anciennes expressions *faire l'assiette*, *ordonner l'assiette*, usitées pour dire : désigner la place de chaque convive, font même penser que cette version a dû être longtemps admise.

Bien que tout cela ne soit pas absolument déraisonnable, ce n'est pas dans cet ordre d'idées qu'il faut chercher l'origine de l'assiette. Ce mot se disait autrefois non-seulement de la vaisselle de chaque convive, mais aussi de la vaisselle sur laquelle étaient servis les mets; de là son ori-



gine aune : *ad et secare*, trancher, couper; c'était proprement la vaisselle sur laquelle on découpait les mets. Assiette avait alors le sens que l'on a plus exclusivement réservé depuis au plat, lequel n'est autre chose qu'une grande assiette.

Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée  
D'une langue en ragoût, de persil couronnée.  
(BOILEAU, SAT. III.)

Le même Boileau, dans la même satire, emploie indifféremment les deux mots plat et assiette pour désigner la vaisselle sur laquelle on apporte les mets :

Et sur les bords du plat six pigeons étalés  
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.

Aujourd'hui, il n'y a plus aucune confusion : l'assiette est la vaisselle où chacun mange, le plat celle qui contient ce que l'on sert sur la table ; l'une est individuelle, et l'autre collective.

Reprochons au plat d'être désigné par une de ses qualités : il y a souvent des inconvénients à ce qu'un adjectif se fasse substantif. Lorsqu'une qualité a besoin à son tour d'être qualifiée, on s'expose à rapprocher des mots qui se repoussent. Pour indiquer qu'un plat n'est pas plat, il faut dire un *plat creux*, et les dictionnaires se sont trouvés dans la fâcheuse nécessité de définir le plat « une sorte de vaisselle *plus ou moins creuse* à l'usage de la table. » Si elle est plus ou moins creuse, peut-on dire qu'elle est plate ? N'eût-il pas mieux valu garder le mot assiette pour les deux cas, en le distinguant par les adjectifs petite et grande ? Mais le plat est installé dans notre langue, il s'est dit depuis six siècles du contenu aussi bien que du contenant, et je ne me dissimule pas qu'il faut renoncer à le proscrire.

Je ne vous dirai point les différents apprêts,  
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets ;  
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices  
On servit douze plats et qu'on fit six services.  
(CORNEILLE, *le Menteur*.)

Une observation du même genre trouve sa place pour notre vase à boire : pourquoi l'avoir désigné par le nom de la matière dont-il est fait ? Verre vient de *videre* ; il veut dire voir et non pas boire.

C'est dans le temps où assiette se prenait encore dans le sens de plat qu'on donna au parasite le nom de *pique-assiette* ; ce même homme qui court après les dîners, qui mange habituellement chez les autres, se nommait aussi un flaireur de cuisine.

Arrête. Quoi ! tu viens ici mettre ton nez,  
Impudent fleurier (1) de cuisine ?  
(MOLIÈRE, *Amphitryon*.)

(1) *Fleurier* pour *flaireur*, montre que du temps de

Les assiettes ont été d'abord des tranches de pain coupées en rond qu'on donnait aux pauvres après le repas. Ce sont celles dont parle Virgile dans le repas des compagnons d'Énée.

Le plat figure dans quelques expressions proverbiales qui sont restées en usage : *mettre les petits plats dans les grands*, faire beaucoup de frais pour quelqu'un ; *mettre les pieds dans le plat*, oublier toutes convenances ; et *servir un plat de son métier*, faire ou dire quelque chose qui tienne du caractère que l'on a ou de la profession qu'on exerce : un poète qui récite ses vers, un musicien qui exécute sa musique, un héros même qui raconte ses victoires servent des plats de leur métier. Mais, comme il arrive le plus souvent que ces sortes de plats sont bien réellement plats et méritent peu d'être goûtés, l'expression est devenue ironique et se prend en mauvaise part ; servir un plat de son métier signifie très-spécialement aujourd'hui jouer un tour de sa façon, faire une plaisanterie de mauvais goût.

L'expression *servir quelqu'un à plat couvert* est beaucoup moins usitée. Empruntée à l'usage de couvrir les plats dans les grands dîners du moyen âge elle a voulu dire d'abord : servir avec cérémonie. Plus tard, le sens s'est détourné ; le mot couvert a éveillé l'idée de caché, et l'expression a signifié alors : faire mine de vouloir parler avec une entière franchise et ne découvrir que la moitié de la vérité ; ou encore : témoigner de l'amitié à quelqu'un et le desservir en secret. — Cette locution s'emploie plus volontiers maintenant dans le sens négatif : *Il ne le sert pas à plat couvert*, il ne se cache pas pour l'attaquer, il lui nuit ouvertement.

Les assiettes les plus célèbres dans l'histoire sont les trente mille du dîner qu'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, offrit à son armée, qui campait sur les bords de l'Elbe. Elles étaient en bois sculpté et portaient la date du jour où avait eu lieu le festin (26 juin 1730).

Après le repas, l'armée se rangea sur les bords de l'Elbe, et, au commandement des chefs, les trente mille assiettes, jetées ensemble dans le fleuve, allèrent porter à tous les rivages la nouvelle de la munificence du roi.

Et maintenant, mes chères demoiselles, n'allez pas me soupçonner d'avoir voulu, en vous parlant des instruments de l'art culinaire, vous convier aux joies gastronomiques. Je tiens pour quasi certain, dans ma petite science hygiénique, que les raffinements de la cuisine et l'abondance des mets sont au nombre des causes premières de la plupart des maladies. Beaucoup de gens d'esprit sont des

Molière on ne distinguait pas entre *flairer* et *fleurier*. — Aujourd'hui, les deux mots ont chacun une signification particulière : *flairer*, c'est percevoir, reconnaître une odeur ; *fleurier*, c'est l'exhaler ; c'est nous qui flairons, c'est la rose qui fleurit.



gourmands, je le sais ; mais ont-ils de l'esprit parce qu'ils sont gourmands ? et ne peut-on pas même se demander si la sobriété, en les préservant des maux du corps, n'eût pas ajouté quelque chose à leur intelligence.

En admettant que la moitié de ce que nous mangeons soit nécessaire à notre subsistance, je regarde l'autre moitié tout entière comme la part du luxe et de la gourmandise. Manger peu est le grand secret de se tenir en bonne santé comme en bonne disposition d'esprit. On raconte que le roi de Perse ayant envoyé au calife Mustapha un médecin très-habile, celui-ci demanda, en arrivant,

comment on vivait à cette cour. — On ne mange, lui fut-il répondu, que lorsqu'on sent la faim, et on ne la satisfait pas entièrement. — Je me retire, dit-il, je n'ai que faire ici. — *Bonne chère* sont deux expressions qu'on a tort d'accoupler : la chère est pourvoyeuse de maux. Le docteur Héquet rendait témoignage à cette vérité lorsqu'il allait dans la cuisine de ses malades opulents embrasser les cuisiniers, en leur exprimant toute sa reconnaissance : « Sans les services que vous nous rendez, leur disait-il, la Faculté irait bientôt à l'hôpital. »

CHARLES ROZAN.

## RACINE

(Troisième et dernier article.)

Nous voici donc à *Iphigénie* et à *Phèdre*, ces deux types presque chrétiens de l'innocence et du repentir, de la soumission, de la candeur, de la pureté virginales et de la passion qui, au milieu des plus terribles égarements, se juge et se condamne. *L'Iphigénie* française est moins naïve que celle des Grecs, mais combien, dans son sacrifice volontairement accepté, elle apparaît à la fois sublime et douce ! Les caractères de ceux qui l'environnent sont tracés pour faire mieux éclater sa noble innocence et sa résignation ; on ne peut s'intéresser très-vivement ni au fier Agamemnon, ni même au belliqueux Achille, ni à la jalouse Ériphyle, mais *Iphigénie* touche le fond de l'âme quand elle dit en vers plus doux que l'ambroisie :

... Mon père,

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :  
Quand vous commanderez, vous serez obéi.  
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre ;  
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.  
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis  
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,  
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,  
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;  
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,  
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.  
Si pourtant ce respect, si cette obéissance,  
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;  
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,  
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,  
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie  
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,  
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin  
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première, Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;  
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,  
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,  
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,  
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.  
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter  
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;  
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,  
D'un triomphe si beau je préparais la fête.  
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,  
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser !  
Non que la peur du coup dont je suis menacée  
Me fasse rappeler votre bonté passée :  
Ne craignez rien ; mon cœur de votre honneur jaloux,  
Ne fera point rougir un père tel que vous...

Le charme de ce langage, l'enchaînement de ces pensées est si touchant, qu'il prête la vie, après tant de siècles, à cette figure mélancolique d'*Iphigénie*, cette ombre qui n'a pas vécu, peut-être, et que tant de poètes ont chantée.

Trois ans après *Iphigénie*, Racine donna à la scène française *Phèdre*, cette étonnante création de son génie, qui fut si peu appréciée des contemporains ; ceux qui ont vu mademoiselle Rachel dans le rôle de l'épouse de Thésée, ne pourront jamais l'oublier : la douleur, l'amour désespéré, la haine de soi-même, la fatalité antique vibraient dans cette parole, dans ce geste, vivaient dans ces prunelles sombres, et l'on oubliait les murs de toile, les colonnes peintes, le théâtre enfin ; l'on se croyait à Trézène, lorsqu'elle disait avec une profonde expression :

Misérable ! et je vis, et je soutiens la vue  
De ce sacré soleil dont je suis descendue !



J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux,  
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.  
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.  
Mais que dis-je ! mon père y tient l'urne fatale ;  
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :  
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.  
Ah ! combien frémit son ombre épouvantée,  
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,  
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,  
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !

On tremblait à ces paroles comme devant une  
effrayante évocation.

Le peu de succès de *Phèdre*, la cabale suscitée  
par d'indignes rivaux, blessa Racine jusqu'au  
cœur. Il avouait « que la plus mauvaise critique  
» lui faisait plus de peine que le plus grand succès  
» ne lui faisait de plaisir, » et à l'âge de trente-  
huit ans, dans la maturité et la force de son beau  
génie, il cessa d'écrire pour le théâtre. Sa vive  
piété contribua à ce silence, dont il ne sortit que  
douze ans après, à la prière de madame de Main-  
tenon, lorsqu'elle le pria de choisir dans la Sainte  
Écriture, un sujet qui, traité dans la forme drama-  
tique, pût être représenté par les élèves de Saint-  
Cyr. *Esther* naquit de cette idée, en 1689 ; le choix  
du sujet aida d'autant plus au triomphe du poète,  
qu'il sut en faire sortir les plus flatteuses allusions  
pour madame de Maintenon ; et d'ailleurs, le  
charme et la suavité du style, la nouveauté du  
genre qui, par l'introduction des chœurs, repro-  
duisait les formes de la tragédie grecque, enfin, la  
magnificence de la mise en scène étaient d'infail-  
libles garants de succès. Racine forma lui-même  
les jeunes filles qui avaient des rôles dans sa  
pièce. La cour fut charmée, Louis XIV goûta le  
charme de cette poésie si pure ; on sait comment  
madame de Sévigné en parla ; Racine fut enfin dé-  
dommagé des dégoûts que Pradon et madame  
Deshoulières lui avaient fait subir. Qui ne connaît  
*Esther*, et cette prière sublime, tirée de la Sainte  
Écriture même et qui renferme en elle tout le  
drame :

O mon souverain roi !

Me voici donc tremblante et seule devant toi !  
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,  
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,  
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,  
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux,  
Même tu leur promis de ta bouche sacrée,  
Une postérité d'éternelle durée.  
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi,  
La nation chérie a violé sa foi,  
Elle a répudié son Époux et son Père,  
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère ;  
Maintenant elle sert sous un maître étranger.  
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égarer !  
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,  
Imputent à leurs dieux le succès de leurs armes,  
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel  
Abolisse ton nom, ton temple et ton autel !  
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,  
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,

Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,  
Le saint que tu promets et que nous attendons !...  
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,  
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches  
Qui, dans tout l'univers, célèbrent tes bienfaits,  
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais !  
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,  
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,  
Et que je mets au rang des profanations  
Leurs tables, leurs festins et leurs libations ;  
Que même cette pompe où je suis condamnée,  
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée  
En ces jours solennels à l'orgueil dédiés,  
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ;  
Qu'à ces vains ornements, je préfère la cendre,  
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.  
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,  
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt,  
Ce moment est venu : ma prompte obéissance  
Va d'un roi redoutable affronter la présence.  
C'est pour toi que je marche. Accompagne-mes pas  
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.  
Commande à mon aspect que son courroux s'apaise,  
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.  
Les orages, les vents, les cieus te sont soumis,  
Tourne enfin ta fureur contre nos ennemis !

L'art de Racine, parvenu à son apogée, a donné  
tant de simplicité à ce sublime langage, qu'il  
semble que tout le monde en dirait autant et qu'on  
ne pourrait pas dire autrement. C'est le comble du  
talent que cet enchaînement de pensées justes,  
touchantes, se commandant l'une l'autre, et revê-  
tues d'un langage si clair, si harmonieux et si  
complètement dépouillé de toute expression su-  
perflue. Il faudrait citer et les chœurs admirables  
et la scène d'*Esther* aux pieds d'Assuérus, mais  
*Athalie* nous appelle : dernière œuvre du poète,  
digne couronne de ce génie à qui le sentiment reli-  
gieux a donné une jeunesse et un essor nou-  
veaux. Dans *Athalie*, le rôle de Joad domine tout  
le reste. C'est au Sinaï même que le successeur  
d'Aaron emprunte sa force et son éclat. La dou-  
ceur de Moïse, le plus doux des hommes, respire  
dans ces conseils qu'il donne au jeune roi :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,  
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;  
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,  
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,  
Et d'un sceptre de fer doit être gouverné ;  
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.  
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,  
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,  
Ils vous feront enfin haïr la vérité,  
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage !  
Promettez sur ce Livre et devant ces témoins  
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins,  
Que, sévère aux méchants et des bons le refuge,  
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;  
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous le lin,  
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.



La poésie lyrique a, dans la prophétie de Joad, son expression la plus auguste : quel chrétien peut la lire sans un frémissement de respect et de joie !

Temple, renverse-toi ! Cèdres, jetez des flammes !  
 Jérusalem, objet de ma douleur,  
 Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes ?  
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes  
 Pour pleurer ton malheur !

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABETH.

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,  
 Rappelle en sa faveur tes antiques bontés !

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle  
 Sort du fond du désert brillante de clartés,  
 Et porte sur le front une marque immortelle ?...  
 Peuples de la terre, chantez !  
 Jérusalem renaît plus charmante et plus belle :  
 D'où lui viennent de tous côtés  
 Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?  
 Lève, Jérusalem, lève ta tête altière :  
 Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés,  
 Les rois des nations, devant toi prosternés,  
 De tes pieds baisent la poussière :  
 Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.  
 Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur  
 Sentira son âme embrasée !  
 Cieux, répandez votre rosée,  
 Et que la terre enfante son Sauveur !

Le *Rorate, cœli*, traduit en ces vers admirables, touche le cœur et nous fait comprendre ce qu'aurait pu être la poésie des modernes si elle s'était attachée aux grandeurs du christianisme, si le Tasse n'avait pas mêlé les enchantements de la magie à la belle histoire des Croisades, et si Milton s'était moins souvenu des révolutions d'Angleterre, en écrivant l'histoire de nos premiers parents. Et pourtant ce chef-d'œuvre ne réussit pas : *Athalie* trouva des détracteurs, et Racine, le plus fier et le plus sensible des hommes, abandonna pour toujours la harpe tragique. Il écrivit des Poésies Sacrées, il traduisit les *Hymnes du Bréviaire romain* et des *Cantiques spirituels*, paraphrase de divers passages de l'Écriture Sainte; ce sont de belles œuvres trop peu connues.

A la prière de madame de Maintenon, il rédigea en prose un *Mémoire* sur les souffrances du peuple, après les longues guerres, en 1697. On dit que ce travail attira à Racine la disgrâce de Louis XIV; mais cette anecdote n'a rien d'authentique.

On a publié la Correspondance de Racine avec son fils; elle est d'autant plus intéressante qu'elle révèle à la fois la simplicité des mœurs de ce grand siècle et la bonté, la candeur de ce grand génie. Tout le monde connaît la jolie anecdote de la carpe que le poète voulait manger en famille, plutôt que de s'asseoir à la table de Condé. Cette belle vie se termina trop tôt : Racine mourut le 22 avril 1699, dans les sentiments de la plus profonde piété; avant de mourir, il dit à Boileau, son intime ami : *Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous*. Le noble caractère de Racine se montra dans le soin qu'il prit d'appeler sur la famille indigente de Pierre Corneille les bienfaits de Louis XIV, et dans l'éloquent éloge qu'il fit de son rival, en recevant Thomas Corneille à l'Académie.

Louis Racine, son fils cadet, fut poète et composa le poème de la *Grâce* et celui de la *Religion*. L'on y remarque avec attendrissement cette délicate allusion à son illustre père :

Vous qui nous remplissez de vos douces manies,  
 Poètes enchanteurs, admirables génies,  
 Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer,  
 Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer,  
 Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,  
 Que rapides clartés et vapeurs passagères !...

Il se fit peindre, indiquant du doigt le vers d'Hippolyte dans *Phèdre* :

Et moi, fils ignoré d'un si glorieux père !

Le fils aîné de Louis Racine périt dans le tremblement de terre de Lisbonne. Ce grand nom est éteint; pourtant, on assure que le général Trochu descend d'une branche de la famille de l'auteur d'*Athalie*.

Racine avait choisi sa sépulture à Port-Royal-des-Champs; lorsque cette maison fut détruite, les restes du poète furent transférés à Saint-Étienne-du-Mont, près de Sainte Geneviève.

M. B.



# BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

## HISTOIRE DE LOUIS XI

PAR URBAIN LEGEAY.

(Deuxième article.)

**A**L'AVÈNEMENT de Louis XI, la France jouissait d'un bonheur relatif, puisqu'elle était délivrée de l'invasion étrangère et des pillages exercés par les routiers et les gens de guerre; mais au dehors, elle comptait un puissant ennemi dans le duc de Bourgogne; et dans la personne des grands vassaux et des grands seigneurs français, un élément permanent de discorde intérieure. Pour réduire au silence les prétentions si vives de la haute aristocratie et préparer l'unité de la monarchie qui a fait la force de la France, il fallut une énergie persévérante, dont la gloire ne peut être refusée à Louis XI. Il chercha à réunir toutes les forces vives et à les mettre au service du pays; il affaiblit l'aristocratie en faisant mieux apprécier la valeur du mérite personnel; il étaya la bourgeoisie, en encourageant le commerce et l'industrie; il s'appuya sur les Communes; il fut, il faut le dire, un des destructeurs de la féodalité, au profit des idées modernes; unité de pouvoir, unité dans les lois, unité du territoire, et il contribua à préparer cette monarchie française, si haute, si puissante, si obéie, dont Louis XIV a été la représentation la plus complète.

A côté du trône avait grandi un jeune prince, le duc de Guyenne, frère cadet de Louis XI, que les courtisans du roi Charles VII avaient voulu couronner, afin de gouverner sous lui et par lui. Quoique Louis XI eût de justes raisons de se méfier de son amitié, il le combla de biens; il lui donna en apanage le duché de Berry et 12,000 livres de rente; le jeune prince accepta ces dons et n'en fut guère reconnaissant, et la postérité a pris le parti de calomnier le frère aîné, doux et généreux envers le cadet, et d'annistier celui dont la courte vie ne fut qu'un tissu d'intrigues et de perfidies contre son roi et bienfaiteur.

Le règne de Louis XI fut semblable à un vais-

seau continuellement agité, menacé par les vents et les flots, mais dirigé par un pilote si habile et si ferme que, dominant les puissances contraires, il arriva heureusement au port. Il triompha de la guerre que lui firent, en 1465, les grands feudataires, guerre qu'on a appelée la *Ligue du Bien public*, par sa valeur personnelle et par son habileté de diplomate; il triompha de Charles de Bourgogne en le laissant s'épuiser dans une politique imprudente et dans des guerres continuelles contre ses sujets révoltés et contre les valeureux Cantons suisses; il réduisit les grands vassaux qui ne pouvaient se soumettre au joug de l'autorité royale, en les attaquant séparément et en minant leur pouvoir; il fut sévère envers le comte d'Armagnac, envers le duc de Nemours, envers le comte de Saint-Pol; il fut jaloux du pouvoir de la couronne, il fut hostile envers ces grands seigneurs qui voulaient dominer la France, et dont quelques-uns l'auraient vendue au roi d'Angleterre. Mais quand on examine de sang-froid la conduite de ces ducs et comtes, et le danger où leur ambition mettait la patrie, la sévérité de Louis XI paraît justice, et sa fermeté implacable digne de louanges, car il a osé sacrifier, à l'intérêt du pays et de l'autorité légitime, de grands coupables jusqu'alors impunis. Quant aux légendes dont on a accompagné ces actes nécessaires, l'histoire, la véridique histoire en fait justice. Brantôme imagine la fable des enfants de Nemours, arrosés sous l'échafaud du sang de leur père; les romanciers modernes ont imaginé les chausse-trapes et les potences qui remplissaient le parc de Plessis-les-Tours; c'est également aux historiens du temps des Valois que l'on doit l'histoire des superstitions de Louis XI; il fut très-dévoit envers Dieu, la Sainte Vierge et les Saints, mais sa piété exacte, qui persévéra jusqu'à sa dernière heure, fut en même temps éclairée, et il ne croyait pas, tenez-le pour certain, que Notre-Dame de Cléry et Notre-Dame d'Embrun fussent deux personnes différentes; c'est là une historiette que Walter Scott, en zélé protestant, a cru devoir citer à plusieurs reprises dans son *Quentin Durward*.

Ce prince eut deux épouses, Marguerite d'Écosse,



morte jeune, et Charlotte de Savoie; sa cour modeste et simple, ne donna jamais les exemples d'immoralité qui avaient flétri le règne de Charles VII; il eut trois enfants: Anne, duchesse de Beaujeu, sa fille favorite, et qui lui ressembla par l'esprit et la capacité en affaires; Jeanne de Valois, qui, maltraitée par la nature, fut moins aimée peut-être et porta dès sa jeunesse la croix qui devait la sanctifier; enfin, le dauphin Charles, qui régna sous le nom de Charles VIII, *homme de petit jugement*, dit Commynes, *mais la meilleure créature qui fût*. Il était né faible et délicat, et Louis XI l'avait fait entourer des soins les plus vigilants; il avait retardé ses études, afin que sa santé n'en souffrit pas; mais il mourut trop tôt pour former ce fils, longtemps attendu, à l'art de régner. Il lui aurait déconseillé, sans doute, ces guerres en Italie qui ont causé tant de maux à la France, funeste héritage que Valentine de Milan a légué à ses petits-fils.

Louis XI régna vingt-quatre ans; il mourut le plus âgé des rois de sa race, et pourtant il n'avait que soixante-cinq ans, tant les soucis du pouvoir avaient usé vite ses prédécesseurs. Il succomba à une longue maladie, soufferta avec beaucoup de patience et de foi. La présence du saint ermite de Calabre, François de Paule, adoucit sa dernière heure; il ne cessa de s'occuper des affaires du royaume et de l'avenir de son fils. Il mourut, ainsi que l'atteste Commynes, qui était présent, *en grande santé d'esprit et d'entendement*. Il fut enterré, selon son ordre exprès, aux pieds de Notre-Dame-de-Cléry (1479). Voici le jugement, non suspect, de Philippe de Commynes, sur ce roi qu'il avait si bien connu: « Dieu avait créé Louis XI plus sage, plus libéral, » plus vertueux que les autres princes de son » temps; en lui il y avait plus de choses apparte-

nant à l'office de roi et de prince qu'en nul des » autres. » Et la postérité équitable, reconnaissant qu'il a reçu le royaume pauvre, opprimé et déchiré par les querelles des grands vassaux, ayant à compter avec de dangereux ennemis au dehors, et qu'il l'a laissé riche, paisible, respecté à l'extérieur, en voie de progrès et de sages libertés, rendra à Louis XI une justice tardive en le plaçant parmi les bons rois et les rois intelligents qu'a eus la France. L'ouvrage de Monsieur Urbain Legeay, détaillé, puisé aux sources, écrit avec autant de bonne foi que d'impartialité, mérite un rang distingué parmi les publications historiques de notre époque.

M. B.

## LIVRES A DONNER EN ÉTRENNES

### A UNE JEUNE FILLE, OU UNE JEUNE FEMME.

*Sainte Cécile*, par Dom Guéranger.  
*Le Mot de l'Énigme*, par madame Craven.

### A UN JEUNE HOMME.

*La Vie de Louis XI*, par Urbain Legeay.  
*Les œuvres de Rio*.  
Un abonnement au *Contemporain*.  
La nouvelle édition de *Joinville*.  
*La Semaine des Familles*, qui se publie chez L ecoffre, et qui paraît tous les samedis.

### A UN ENFANT.

*Petites Historiettes*, par madame Carraud, (6 ans).  
Les ouvrages de madame de Stoltz (10, 12, 15 ans).  
*Jeanne d'Arc*, par madame de Chabannes.

# LETTRES A NATHALIE

## DEUXIÈME SÉRIE

### QUATORZIÈME LETTRE

#### SUR LE DEVOIR DE SE SUPPORTER SOI-MÊME

Ma chère Nathalie,

**V**ous êtes, je dois vous le dire à vous-même, une bien étrange personne, et ce temps des giboulées de mars dont nous jouissons depuis quelques jours,

m'a fait souvent songer à ma cousine. Votre âme, ma chère enfant, est comme le ciel d'hier et d'aujourd'hui, tantôt traversée par un rayon de soleil, et tantôt battue par la tourmente; tantôt souriante comme une aurore de printemps et tantôt assombrie comme un soir d'hiver. Je pourrais dire plus encore, Nathalie; et si je ne craignais de pousser tout à fait trop loin la comparaison, j'oserais ajouter que votre caractère a ses vicissitudes comme les saisons. Votre âme passe par des



températures diverses, tantôt portée à l'exaltation et tantôt au rabaissement de vous-même.

Il me semble, si je ne me trompe pas, que nous en sommes maintenant à cette dernière période. Vous êtes en veine d'humilité, ma chère enfant. Seulement le malheur veut qu'au lieu de pratiquer comme vous l'auriez pu, l'humilité de tout le monde, vous vous en êtes fait une pour votre usage particulier, laquelle ne ressemble à l'humilité de personne.

J'ai eu autrefois, ma cousine, l'occasion de vous reprocher l'excès de confiance et l'emportement avec lesquels vous vous livriez à vous-même et à vos inspirations propres, cette présomption qui vous empêchait d'entendre et d'écouter, ce besoin étrange et si commun de poser pour l'effet du dehors, au lieu de songer au gouvernement intérieur de vous-même. Je dois reconnaître, Nathalie, que vous vous êtes rendue à mes conseils. Il ne s'est pas écoulé beaucoup de temps sans que votre entourage vous ait trouvée changée, et changée à votre très-grand avantage. Vous avez perdu fort à propos cet air conquérant et décidé, ces mines moitié coquettes et moitié grondeuses, ces allures de caprice et d'abandon qui vous reléguaient et vous perdaient dans la foule où se confond le reste des femmes.

Mais le découragement n'a-t-il pas, dans une certaine mesure, succédé à votre ancienne expansion et, sous prétexte de vous contenir, ne vous êtes-vous pas un peu laissée abattre ?

Permettez-moi, ma chère enfant, de vous raconter à vous-même ce qui se passe dans votre propre cœur. Si je me trompe, vous êtes là pour me reprendre, et moi pour me rétracter. Mais si je vous montre à vous-même le secret de votre mauvaise humeur et de votre impatience, de cette irritation sourde, de cette sorte de dégoût avec lequel vous traitez maintenant votre propre destinée, ne serai-je pas autorisé une fois de plus par notre bonne et ancienne amitié à vous donner quelques conseils utiles, à vous offrir mon appui contre vous-même ?

Je rends justice, ma cousine, à la sagesse, à la fermeté, je pourrais dire, à la rigueur de votre raison. Vous vous êtes fort à propos et fort complètement secouée des jugements du monde. Vous ne donnez plus guère, comme le font encore la plupart de vos jeunes compagnes, dans le panneau des compliments vulgaires ; vous vous êtes blasée de cet encens banal, et vous n'avez pas la sottise de prendre pour vous cette fumée qui passe à travers les rues. Vous avez mis plus haut votre cœur. Vous avez pris pour mesure de la perfection à laquelle vous tendez, non plus les appréciations complaisantes et intéressées d'autrui, mais, ce qui est bien autrement difficile à obtenir, votre propre suffrage et la sentence que vous portez au dedans de vous sur la valeur de votre mérite et la portée de vos facultés.

Il se passe alors dans les régions silencieuses de

la conscience où l'œil d'autrui ne pénètre pas, où notre réflexion elle-même jette à peine un regard timide, il se passe alors comme une délibération et comme un drame dont il faut que j'évoque devant vous les péripéties.

Deux sentiments distincts et opposés se marquent et s'accusent de plus en plus dans votre propre pensée. Ils témoignent tout à la fois de l'estime dans laquelle vous tenez votre propre nature, considérée en quelque sorte au point de vue abstrait de la seule raison, et en même temps de la vivacité avec laquelle vous ressentez et condamnez vos propres faiblesses, lorsque vous reprenez votre conduite dans l'ordre humain de l'inévitable réalité.

Il résulte de ce contraste une sorte de surprise qui vous déconcerte, de choc qui vous heurte, et vous vous en voulez à vous-même de cet intervalle déraisonnable et fâcheux entre la femme que vous pourriez être et celle à laquelle vous vous voyez réduite en effet.

Vous avez en vous, mon enfant, le germe de grandes et nobles qualités, tous les dons qu'une créature humaine peut demander à la Providence de Dieu pour devenir parfaite. Vous avez encore, Nathalie, ce qui vaut mieux peut-être, ce qui aide davantage pour le progrès de l'âme et pour la conduite de la vie, vous avez le sentiment profond, la conscience vivante, la vraie intuition de vous-même. Vous n'en êtes pas réduite, comme les âmes médiocres, à attendre des autres un témoignage incertain et menteur de vos nobles qualités. Vous ne vous laissez point aller à croire personne sur parole, lorsqu'il s'agit de votre esprit et de votre cœur. Vous échappez ainsi au danger, si commun et si difficilement évitable, de prendre vos défauts pour des qualités, et peut-être vos qualités pour des défauts. Vous contemplez en vous, grâce à la transparence et à la délicatesse de votre âme, des perfections, des aspirations, des énergies internes que vos familiers eux-mêmes ne soupçonnent pas toujours. Comme vous sentez le beau, Nathalie ! comme vous aimez le vrai ! comme vous vous trouvez au dedans de vous, prête à tous les sacrifices, indifférente à tous les succès, supérieure à tous les revers ; et comme vous êtes digne, à ces heures de méditation et de paix, d'habiter ce noble pays de l'idéal où les louanges des hommes n'ont pas la force de vous atteindre, ni même la pensée de vous chercher !

Voilà, ma chère cousine, la Nathalie que j'aime en vous. Nous portons tous ainsi dans notre âme un autre nous-même, que nous enfantons à la vie supérieure par notre effort et par notre vertu. Nous ressemblons, par là, aux héros des poèmes et des tragédies, lesquels ont eu quelque part dans le monde un guerrier ou une princesse véritable, portant, à l'origine, leur nom ; mais la personne réelle n'a pas tardé à se perdre dans les vers qui l'ont célébrée et transfigurée. La réalité



n'a été qu'un point de départ et un prétexte; l'humanité ne connaît plus que le héros.

De même, il faut bien le dire, Nathalie, votre ancienne nature d'enfant révoltée et indisciplinée, mécontente d'elle-même et revêche pour les autres, s'est insensiblement perdue et anéantie dans votre seconde manière. Vous avez cessé ce personnage dont la grâce même n'était pas toujours supportable, et dont on sentait au fond la dureté résistante à travers le charme apparent. Vous êtes devenue, dans les régions calmes de votre propre pensée, cette femme supérieure et idéale que j'aime en vous, et, s'il faut le dire, que vous aimez vous-même, au point de vous en rendre malheureuse et de vous en faire bien injustement une véritable désolation.

Laissez-moi, pour vous faire comprendre mes paroles, vous raconter en détail le deuxième acte de votre propre tragédie.

Cette contemplation interne, cette possession paisible de l'âme par elle-même, cette douceur intime, ne représentent point la vie réelle avec ses charges, ses agitations, ses devoirs; tout au plus en seraient-elles la préparation ou le repos? Lorsqu'il faut en venir des pensées aux actions, supporter le contact des relations journalières, répondre aux nécessités quotidiennes de l'existence, on ne retrouve plus en soi cette fierté, cette indépendance, ce détachement, dont on s'était flatté. Les moindres résolutions coûtent à notre faiblesse; on se sent impuissant et lâche devant les déterminations les plus impérieusement commandées. Le courage nous manque, la patience nous échappe, et nous nous laissons tomber jusqu'à commettre ce que nous blâmons, la veille, avec le plus d'énergie dans les autres.

Voilà votre histoire, Nathalie; voilà la mienne; voilà celle de quiconque porte le nom d'homme et ne s'est point abaissé jusqu'à renoncer définitivement à la lutte du bien. Alors, ma chère enfant, à la suite de ces insuffisances et de ces molleses, au lendemain de ces chutes intérieures dont personne ne soupçonne en nous les douloureuses catastrophes, on se sent pris d'une sorte de désespérance; on s'irrite contre soi-même, on se juge avec une impitoyable rigueur; on se contemple avec le plus profond mépris; on rougit tout haut de tant d'insuffisance succédant à tant de présomption; on s'en veut moins encore d'avoir pu se croire si bon, que de s'être trouvé si dépourvu, au moment du combat; on est tout prêt à s'abandonner soi-même comme on le fait d'une arme mal réglée ou mal trempée, qui n'aurait point répondu à la précision ou à l'ardeur de nos coups.

C'est ici, ma chère amie, qu'il faut faire appel à la vraie et profonde humilité, celle dont le monde est si éloigné, que, bien loin de la mettre en profit, il en est encore à ne pas même la soupçonner.

Un grand saint, en pareille occasion, contemplant avec un triste sourire cette débilité constitutionnelle de notre pauvre nature, se prosternait

devant Dieu, et s'écriait avec une naïveté touchante: « Mon Dieu! voilà du fruit de mon » jardin! » Il ne faisait que commenter le mot de l'Apôtre saint Paul, si mal compris et si mal appliqué d'ordinaire: « Je ne craindrai pas de me » glorifier de mes propres faiblesses. » Notre impatience, notre défaut de résignation, cette forme toute chrétienne de l'orgueil païen, ne reviennent-ils pas, en définitive, à nous mettre et à nous tenir en révolte contre les décrets de la Providence? N'est-ce pas, au fond, lui reprocher de ne pas nous avoir faits meilleurs, de ne pas nous avoir donné à côté de cette intuition si limpide et si engageante du bien, une puissance de volonté moins inégale pour l'accomplir?

Cette divergence effrayante entre notre propre raison et notre caractère est l'épreuve fondamentale de notre vie, et pour ainsi dire le dernier mot de notre destinée; c'est le secret de notre douleur et le mérite de notre existence. Au lieu de nous en plaindre sans cesse comme d'une fatalité dont nous aurions à subir les arrêts, pourquoi n'y pas reconnaître une épreuve dont nous devons recueillir la gloire?

Vous ne voyez donc pas, Nathalie, que cette déception nécessaire, que ce tourment de notre insuffisance augmente en raison même de notre supériorité, et des dons qu'il a plu à la miséricorde de Dieu de nous faire?

J'ai connu un homme dont je m'honore d'être l'ami, et que je tâche en vain d'imiter dans les meilleures inspirations de sa vie. Ce grand chrétien avait coutume de dire avec une humilité profonde, que jamais, au jour du jugement, il ne trouverait grâce devant Dieu. « Je me sens, » disait-il, avec la pensée accablante d'une responsabilité douloureuse, « je me sens dans l'esprit » de telles supériorités, de telles vues, une puissance » et une hauteur telles, que ma vie tout entière, » tous mes efforts de conduite et de vertu » n'arriveront jamais à élever mon caractère au » niveau de mon intelligence. Pour mettre ma » volonté en harmonie avec mon esprit, il me » faudrait être un héros et un saint; et à mesure » que je m'applique davantage à faire passer dans » mes actions quelque chose de cette connaissance » et de cet amour théorique du bien, il me semble » que ma conscience redouble de rigueur, de » pénétration et de délicatesse, de façon à ne plus » me laisser de doute sur l'impuissance de mes » prétentions et le néant de mes efforts. »

Voilà, ma chère Nathalie, la véritable et profonde humilité, celle que l'inexpérience et l'irréflexion des hommes prendraient précisément pour le plus insupportable des orgueils. Dites-moi donc, je vous prie, ce que nous pouvons avec justice nous attribuer de mérite dans tous ces dons qui nous ont été faits? N'est-ce pas une aberration véritable, que de nous rendre si aisément lorsqu'on prend la peine de nous rappeler que la fortune, la naissance, les avantages extérieurs du



corps nous viennent du dehors, et de ne pas nous apercevoir que l'éloquence, la promptitude de l'esprit, la richesse et la puissance de la pensée, sont aussi au nombre des dons qui nous sont échus sans que nous ayons rien fait pour les posséder ? On peut donc, sans atteindre les hauteurs de cette grande âme et sans apercevoir en soi-même le génie qui accablait mon illustre ami, assister au spectacle de sa propre supériorité intellectuelle, spectacle navrant, lorsqu'on songe à quelle distance de ce vol idéal l'esprit laisse notre pauvre et chancelante volonté.

Lorsque vous vous serez convaincue de ces sages pensées, lorsque vous les aurez introduites dans le régime moral de votre vie, malgré tout ce qu'elles peuvent avoir, au premier abord, d'inouï et de paradoxal, vous ne tarderez pas à entrer dans une autre atmosphère. A cette impatience un peu nerveuse et un peu fébrile, à ce mécontentement irrité contre vous-même, vous sentirez succéder une sorte de résignation douce et paisible, ce que l'on appelle d'un seul mot la paix de l'âme et ce que les jeunes filles connaissent peut-être le moins.

Ce n'est point, Nathalie, que je vous prêche la résignation à vos propres défauts, pour vous ôter l'envie et le devoir de vous en corriger. Il faut, en effet, par une sorte de contradiction apparente, et cependant tout à fait conforme à la nature humaine, combattre ses défauts comme si l'on était capable d'en faire disparaître même la tentation, et en même temps se résigner dans son cœur à son imperfection native, comme si l'on n'y pouvait absolument rien.

C'est ainsi, ma cousine, qu'on arrive à réaliser

l'équilibre de son âme. On travaille non plus à secouer par impatience les conditions mêmes de notre vertu, mais à adoucir sans secousse les aspérités de son caractère. Il n'y a rien là, sans doute, de cette mise en scène héroïque et théâtrale, que nous rêvons perpétuellement ; on ne saurait espérer ces transformations à vue, qui nous métamorphoseraient tout d'un coup en des êtres grandioses et surhumains ; mais en revanche, l'humilité patiente fait son chemin sans déceptions et sans arrêts, parce qu'elle n'a point érigé d'espérances capables de s'écrouler et de lui barrer ainsi le chemin.

Vous trouverez peut-être, ma chère enfant, que cette présente lettre a un caractère ascétique auquel je ne vous ai point jusqu'ici habituée. N'allez pas vous y tromper toutefois, et regarder comme un sermon ce qui n'est au fond qu'un entretien et un entretien d'homme du monde. Si vous prenez la peine d'aller jusqu'au fond de votre âme mélangée d'inanition et de désir, vous verrez que je ne me suis point trompé sur ma cousine. Vous souffrez, comme mon grand ami, de l'inégalité de votre pensée et de votre caractère, et vous vous irritez contre vous-même de ne point vous trouver aussi parfaite que vous vous rêvez. Sachez vous supporter vous-même, ma chère enfant ; et, au lieu de trouver au dedans de vous un ennemi qui vous combatte et vous inquiète, vous vous ferez dans votre humilité un appui de votre faiblesse et un mérite de votre insuffisance.

Je vous serre la main.

Votre cousin affectionné.

ANTONIN RONDELET.

## UNE VOCATION

I  
L'HISTOIRE des artistes célèbres renferme toujours deux faces : celle de leurs œuvres, dont la postérité s'empare pour les proclamer grands, et celle de leur personnalité, la plus intéressante au point de vue philosophique, car elle montre souvent, ainsi que nous pouvons le constater dans la vie de Dalayrac, le triomphe de la volonté humaine sur les entraves semées presque toujours sous les pas du génie.

A Muret, vers le milieu de la rue qui borde la rive gauche du fleuve, se trouve encore une

maison ou plutôt un hôtel ayant appartenu, en 1765, à M. Dalayrac, subdélégué de la province. Un mur de clôture de vingt pieds de haut, que dépasse la cime de sept ou huit ormeaux séculaires, met cette demeure à l'abri des indiscretions du voisinage. Au centre de ce mur est un portail dont les vantaux en chêne noirci par le temps, et ornés de barres de fer coupées en trèfle aux deux extrémités, ne s'ouvraient jadis qu'aux jours de cérémonie ; en temps ordinaire, on entrait par la petite porte à sonnette pratiquée à l'un des battants.



L'habitation, située au fond d'une vaste cour, se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; on y aborde par un perron double, aboutissant à une porte-fenêtre au fronton mi-ogival. De grandes et hautes croisées avec colonnes et croisillons, extérieurement ornées de balustres sculptés, donnent à ce logis un air quasi monumental.

Derrière, se déploie un beau jardin margé par la Garonne. Ce jardin, terminé par une terrasse ayant sa plongée sur le fleuve, passait pour une des merveilles de la localité, à l'époque où M. Dalayrac en était possesseur. De là, on aperçoit un immense panorama qu'anime le tumulte des eaux: le fleuve en effet a, sur ce point, des courants rapides qui ont miné lentement la rive. Ce travail séculaire des eaux a mis la terrasse à pic sur une hauteur de plus de cent pieds, et le lit, semé de ces ruines, présente des écueils contre lesquels les vagues se brisent en murmures stridents.

Par contre, rien n'égale le calme et la sérénité de la perspective dont on jouit du haut de la terrasse: Devant soi, une vaste plaine baignée d'une limpide et subtile lumière aux reflets d'or; à l'extrémité du cadre, à gauche, des côtes verdoyantes où les vignobles s'étalent en échiquier jusqu'aux portes Toulousaines de Pech-Davis. A droite, les Pyrénées étendent leur vaste chaîne, dont les cîmes blanchâtres tantôt dépassent les nues, et tantôt brisent en lignes capricieuses le champ d'azur de l'horizon.

Certes, s'il était donné à un artiste de choisir un site inspirateur, il n'en saurait souhaiter un plus propice que celui où se sont écoulées les premières années du compositeur Dalayrac.

Là, dans une pièce du rez-de-chaussée, travaillaient, un jour, deux enfants: l'un, âgé de quinze ans, grand, robuste, assidu à sa tâche; l'autre, plus jeune de trois années, maigre, pâle, chétif, aux yeux bleus songeurs sous une forêt de cheveux noirs, baillait désespérément sur les papiers et les livres entassés devant lui, et tambourinait sur la table, le regard perdu au plafond.

« Nicolas, demanda le plus grand, as-tu bientôt achevé? Moi, je n'ai plus que quelques lignes à ajouter à ma version.

— Quelques lignes! fit en soupirant le jeune garçon, je suis loin d'être aussi avancé que toi, Henri! Mon thème n'est pas commencé, ma version n'est pas faite, et je n'ai pas appris une seule de mes leçons.

— Oh, mon Dieu! s'écria le frère aîné, d'un accent dans lequel il y avait de la douleur et des reproches.

— Eh bien! que veux-tu? je serai encore battu! répliqua l'enfant, d'un ton d'insouciance que démentait sa physionomie: je serai appelé fainéant, entêté, ignare... je le mérite, car je suis tout cela peut-être, mais du moins je n'aurai pas avalé ces

études qui me soulèvent le cœur rien qu'à y penser.

— Tu ne songes donc pas au chagrin et au mécontentement de notre père?

— Oh! si! va! et c'est ce qui m'afflige plus que la punition qui m'attend, dit Nicolas les yeux pleins de larmes. Mais c'est plus fort que ma volonté, vois-tu! Tout ce grimoire de grec, de mathématiques, d'histoire, tourbillonne dans mon cerveau sans pouvoir s'y fixer: j'ai commencé mes devoirs avec l'intention de ne pas m'en distraire, et regarde ce que j'ai fait à la place: »

Et l'enfant tendit un feuillet sur lequel étaient alignées des notes de musique.

« Encore! s'exclama Henri d'un ton de profonde tristesse. Ne pas travailler, et désobéir par surcroît! Tu es un garçon sans cœur!...

— Oh! pour cela, non! mille fois non! répondit Nicolas en s'élançant au cou de son frère, qu'il embrassa avec transport. Je t'aime de toute mon âme, Henri, et j'adore et vénère notre père si bon!

— Alors, pourquoi ne pas le satisfaire?

— Hélas! je me l'étais bien promis ce matin, mais j'ai oublié l'heure en jouant mon concerto, et depuis que nous sommes ici, je l'ai écrit de mémoire sans m'en apercevoir.

— M. Comminges va être furieux.

— Il y a moyen d'arranger la chose, fit insidieusement le petit garçon.

— Je te comprends; mais d'abord je ne sais si nous en aurons le temps; puis, n'est-ce pas me faire ton complice que de te dicter tes devoirs? N'est-ce pas favoriser ta paresse?

— Qu'on me laisse faire de la musique douze heures par jour, et tu verras si cela m'ennuie!

— Ciel! voilà le maître! dit soudain Henri, en entendant un pas lourd et traînant, accompagné d'un bruit de canne frappant le sol. »

Et les deux enfants jetèrent des regards effrayés vers la porte, qui s'ouvrit bientôt, laissant passer le personnage redouté.

## II

Le Maître! Ce nom désignait parfaitement le caractère et les attributs d'un professeur de ce temps. L'enseignement s'exerçait alors à la Spartiate; c'est dire qu'il était tyrannique, et sans cesse accompagné d'arguments coercitifs qui laissaient souvent leur empreinte sur le corps des pauvres disciples. Les verges, la férule étaient les instruments d'usage ordinaire entre les mains des magisters, qui croyaient sérieusement à cette maxime: La lettre n'entre qu'avec le sang!

M. Comminges était le type pur de cette école, qu'il semblait personnifier, avec sa haute taille roide, toute bardée d'autorité; sa grosse voix scandait les mots; son visage anguleux, sur lequel



s'épanouissait un nez formidable; son bonnet de soie noire penché, menaçant, sur sa tempe grise; ses paupières lourdes, qui ne se levaient que pour foudroyer les délinquants à la grammaire ou au lexique.

Et cependant n'allez pas croire que M. Comminges fut un méchant homme; non: sous sa sombre enveloppe se cachait un cœur; et, à travers la forme brutale de ses blâmes et de ses encouragements, perceait une chaleur d'affection qui laissait ses élèves sans rancune; seulement, obligé par la nature de ses fonctions à des rigueurs systématiques; isolé dans la vie sans une compagne ou des enfants pour adoucir son irritabilité, il avait des colères, qui se répandaient en gros mots et en horions, quand les élèves ne marchaient pas au gré de ses desirs.

Les deux Dalayrac s'étaient rassés après avoir salué, et le petit, le nez sur son livre, sentit un frisson parcourir tout son corps, quand le maître, placé dans un grand fauteuil, lui dit de prime abord:

« Vos leçons ! »

Un pourpre vif colora l'enfant jusqu'aux oreilles, et, d'une voix tremblante:

« Je ne les sais pas, monsieur, répondit-il.

— Hum! fit M. Comminges courroucé. Votre version?

— Pas faite, murmura bien bas le pauvre Nicolas.

— Ah! ah! ricana le professeur sur deux intonations chaque fois plus grosses d'orage; et, dardant ses yeux sévères sur l'élève,

— Voilà la seconde fois que j'ai à vous punir cette semaine; me direz-vous pourquoi vous vous obstinez à ne pas travailler? »

Nicolas baissait la tête et ne soufflait mot.

« Mon frère était malade ce matin, se hasarda de répondre l'ainé.

— Taisez-vous! répliqua le pédagogue. Il était si peu malade, que je l'ai entendu râcler du violon à m'en donner la migraine. Cette passion immodérée pour le tapage et les fausses notes, décèle une perversité réelle, ajouta-t-il en se plantant tout droit devant Nicolas. Petit idiot! petit croquant! Négliger la science, les saines études classiques pour se livrer à des jeux d'histrion!... Savez-vous, misérable étourneau! à quoi vous arriverez en continuant de pareils exercices? A vous atrophier l'entendement, à ne plus être capable de formuler deux idées logiques, à vivre de l'existence des vagabonds, et enfin, à être pendu quelque jour, comme un scélérat que vous êtes! »

La dernière proposition de cette véhémence diatribe, écoutée d'abord avec l'air de la déférence, sinon du repentir, était si comiquement exagérée, que Nicolas ne put retenir un éclat de rire.

Aussitôt, la large main de M. Comminges s'appesantit sur lui. Après quelques bourrades, il fut empoigné par une oreille, poussé brusquement dans sa chambre, sur un meuble de laquelle se

trouvait le malencontreux violon; le maître s'en saisit, puis, la clef tourna deux fois dans la serrure, et le coupable se vit enfermé comme un rat dans une souricière.

Nicolas n'eût conscience de tout son malheur que lorsque le professeur lui cria à travers la porte:

« Vous êtes là pour huit jours; votre violon est confisqué; vous ne sortirez aux heures des repas qu'à la condition expresse d'avoir fait tous vos devoirs.

— Oh! mon Dieu! huit jours sans jouer du violon! s'écria l'enfant, j'en mourrai!...

### III

Tout dormait dans la maison du subdélégué. Seul, le prisonnier, après avoir vainement évoqué le sommeil, s'était levé de son lit, et, ayant mis une jambe, puis deux, sur l'appui de la fenêtre, il s'était glissé dans le jardin et avait gagné la terrasse.

« M. Comminges m'a séquestré pour huit jours, mais il n'a pas parlé des nuits!... » se disait-il en humant l'air embaumé du jardin.

Il faisait une de ces nuits splendides du midi: la lune pleine, brillante, s'était tout à fait levée dans le ciel irisé, et inondait le paysage d'une clarté et d'une sérénité ineffables. Les senteurs pénétrantes des brises du fleuve, mêlées aux parfums des rosiers, des jasmins et des chèvre-feuilles qui tapissaient le mur d'appui de la terrasse, montaient à la tête de l'enfant, et lui causaient comme une ivresse.

Une sorte de fièvre, qui devait plus tard être du génie, tenait son beau front tout pensif devant ces harmonies du monde extérieur qui semblaient s'unir aux voix intérieures murmurant en son âme. Le souffle divin qui féconde l'inspiration humaine agitait déjà cette jeune poitrine, et l'extase dans laquelle le plongeait les rumeurs du fleuve, le balancement du feuillage des grands arbres, le bruissement indicible des mille voix de la nature, firent éclore en lui l'irrésistible désir de traduire toutes ces choses.

« Oh! s'écria-t-il enfin, tourmenté d'idéal, si j'avais mon violon!... »

Tout à coup, il sourit à une pensée qui lui avait traversé l'esprit, et le voilà courant jusque devant la fenêtre de la salle d'études. Oh, bonheur! elle est entr'ouverte!... l'escalader ne lui fut pas difficile; ses prévisions ne l'ont pas trompé, le violon est là, sur la table. Il s'en empare, joyeux. Mais une réflexion l'arrête, comme il se dispose à l'emporter: s'il joue dans le jardin, il ne peut manquer d'être entendu... Que faire?...

L'obstacle, doublé de l'attrait que la chose défendue eut toujours pour les enfants, lui fait imaginer un expédient singulier.

Nicolas ôte ses souliers, ouvre avec d'infinies



précautions la porte du corridor, grimpe à pas de chat jusqu'au grenier, et de là gagne le toit.

Alors, s'adossant à une des croisées saillantes à tympans sculptés, le jeune virtuose saisit son archet et s'en donne à cœur joie.

Tant que la nuit tint la rue endormie, Nicolas resta à son poste. Ce ne fut que lorsque les charrettes, le réveil des basses-cours, la cloche d'un couvent voisin laissant tomber l'angelus, eurent annoncé le matin, qu'il regagna sa chambre, après avoir replacé le violon où il l'avait retrouvé.

Durant sept nuits, le jeune garçon put savourer impunément les joies de son escapade. On a déjà deviné que M. Dalayrac était veuf, sans cela une mère eût trouvé quelque expédient pour infirmer l'arrêt du terrible M. Comminges.

Bien que très-attaché à ses enfants, le magistrat Dalayrac avait toujours gardé vis-à-vis d'eux une certaine réserve, s'en rapportant aveuglément à une vieille gouvernante, pour les soins matériels, et au pédagogue pour ceux de l'intelligence. Déshérité donc des tendresses que réclamait son âme aimante, altéré d'infini, d'inconnu, de je ne sais quoi, Nicolas ne sentait d'apaisement, contre le démon qui s'agitait en lui, que lorsqu'il traduisait sa sensibilité en phrases mélodiques. Il essayait, avec son violon, de donner une voix aux élans comprimés de son cœur.

Cependant la musique nocturne de l'artiste en herbe n'était pas perdue pour tout le monde.

De l'autre côté de la Garonne, presque en face de l'hôtel Dalayrac, se trouvait un couvent de religieuses. La règle de cette communauté exigeait que, jour et nuit, les sœurs allassent à tour de rôle passer une heure en prières devant le maître-autel de la chapelle.

Le premier soir, quand une des jeunes novices, après s'être glissée comme une ombre dans le sanctuaire, éclairé seulement par la lueur pâle et mystérieuse d'une lampe, se fut prosternée sur les degrés de l'autel, des sons vibrants et harmonieux retentirent tout à coup au milieu du silence, du repos et de l'obscurité où le couvent était plongé à pareille heure.

Ravie, la religieuse écouta cette musique qui lui arrivait suave comme le souffle d'un séraphin, et son imagination enthousiaste lui fit rêver que ces accords doux et plaintifs étaient les avant-coureurs de ceux qu'elle devait entendre un jour en paradis.

Chacune des sœurs fut également émerveillée de pareil phénomène, et toutes attendaient la nuit avec impatience, afin de pouvoir constater si cette harmonie divine, qui venait varier d'une façon si attrayante leurs oraisons, se produirait encore.

Enfin la supérieure, femme d'un grand caractère et d'un esprit élevé, voulut chercher par elle-même le sens de ce miracle...

Elle descendit jusqu'au bord du fleuve, et, après avoir jeté de tous côtés des regards investigateurs, elle finit par aviser le musicien juché sur le toit.

Supposant alors l'enfant atteint de somnambulisme elle fit, dès le lendemain, avertir son père.

#### IV

Le délit était flagrant. Il y eut une grosse scène de reproches et de menaces.

Assis dans son cabinet, M. Dalayrac, le front obscurci, les lèvres contractées, laissait M. Comminges exhiler son courroux en face du criminel, qui, l'oreille basse, attendait l'arrêt paternel.

« Monsieur, dit enfin le magister, quand il fut au bout de ses récriminations, cet enfant est incorrigible : il est trop frivole pour que vous puissiez songer à en faire un homme de loi ; à votre place, je l'abandonnerais à son malheureux penchant, et je l'enverrais étudier dans un conservatoire.

Un éclair de joie que ne put dissimuler le petit rebelle, mit le comble à l'irritation contenue de M. Dalayrac.

« Vous avez raison, s'écria-t-il ; puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, j'exilerais de mon cœur et de ma maison ce fils ingrat pour lequel j'avais rêvé une honorable carrière.

— Oh ! mon père, respecté et bien aimé, dit Nicolas en se jetant à son cou, retirez vos cruelles paroles ! Que Dieu me rende manchot à l'instant, et m'ôte le don d'inspiration, si je porte dans mon cœur le germe de l'ingratitude !... »

Le père pâlit sous cette étreinte, posa ses lèvres sur le front de l'enfant en y laissant une larme ; et, vaincu par la tenacité de cette vocation, il laissa Nicolas poursuivre ses études musicales.

Nicolas Dalayrac après avoir étudié avec ferveur, vint à Paris, où il fut placé dans la maison du comte d'Artois. Il ne tarda pas à se lier avec Grétry, et composa des quatuors de violon qui sont des perles de goût. Bientôt il aborda le théâtre par deux actes d'opéra : *le petit Souper*, *Le Chevalier à la mode*, qui eurent grand succès à la cour. Dès lors, tout à fait lancé, il ne cessa, pendant vingt huit ans, de travailler pour le théâtre. Mort à cinquante-six ans, il a mis en musique cinquante-six opéras. Parmi ses œuvres les plus en vogue, on doit citer : *Les deux petits Savoyards*, *Azéna*, *Gulistan*, *Roméo et Juliette*, *Nina*.

Cet artiste, aussi recommandable par le caractère que par le talent, annula le testament de son père qui, revenu de ses préventions premières, l'instituait son unique héritier, au préjudice de son frère aîné, resté dans sa province. Ce procédé désintéressé était d'autant plus méritoire, que Nicolas venait de perdre dans une faillite le fruit de plusieurs années de travaux.

Dalayrac mourut à Paris le 27 novembre 1809.

GERMAINE BOUÉ.



# LA RECLUSE DES ROCHES-NOIRES

(Fin.)

— Je suis avocat, madame, ou du moins j'en ai le titre, quoique je n'en remplisse pas les fonctions; vous me permettez donc de plaider en peu de mots les circonstances atténuantes.

Je n'avais que douze ans lorsque je perdis ma mère; mon père était mort quelques années plus tôt, et mon oncle de Fournel demeurait à Constantinople; mon subrogé tuteur, un vieux garçon, mon parent éloigné, ne trouva rien de mieux à faire que de me fourrer au collège. Le grec et le latin, que j'y appris passablement, ne m'empêchèrent point de m'ennuyer à mourir, et quand j'eus quinze, et seize ans surtout, le lycée me devint odieux; qui donc me témoignait de l'intérêt dans cette galère? Qui s'intéressait à mon sort? Qui nous apprenait à nous conduire en galant homme? Les professeurs faisaient leur cours plus ou moins consciencieusement, et s'en retournaient chez eux au plus vite, sans se mettre autrement en peine des élèves; les pions (1) avaient assez à faire de se tenir en garde contre nos agressions, nous les détestions franchement, et ils nous le rendaient avec usure. J'avais bien quelques camarades, mais ils ne valaient pas mieux que moi, et nous passions ensemble nos récréations à médire de nos maîtres et à soupirer après le moment où nous nous en éloignerions à tout jamais, pour jouir d'une liberté qui nous paraissait le bonheur suprême. Il me restait cependant une consolation dans mon isolement, une affection vive et sincère, c'était ma sœur Valentine que l'on avait mise au couvent, où je ne manquais jamais de l'aller visiter dans mes jours de sortie; elle m'attendait avec impatience, accourait à moi le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux, m'appelant son frère chéri, me disant mille gentilles. Je lui confiais mes peines, et, quoiqu'elle ne les comprît guère, elle y prenait part et m'en consolait doucement; plus tard elle me fit de la morale, et, quoique la morale fût fort peu récréative pour un chenapan, tel que je l'étais déjà, elle me plaisait venant de sa bouche, et je l'écoutais en souriant; c'est qu'elle était charmante, Valentine, avec ses blonds cheveux bouclés et sa figure angélique. Elle me racontait sa vie de pensionnaire, les récréations

dans le jardin, les rondes dansées sur la terrasse, les cantiques chantés à la chapelle, et beaucoup d'autres détails de la même importance. Elle se trouvait du reste fort heureuse dans cette retraite, ayant pour ses compagnes une amitié sincère, et pour les religieuses un respect filial et une tendresse que je ne pouvais comprendre, moi qui détestais si fort mes professeurs. Mais c'est trop m'arrêter à nos sentiments d'enfance, passons à la jeunesse.

Le jour désiré arriva où, ayant enfin terminé mes études et gagné mon diplôme de bachelier, je sortis tout joyeux du collège dans l'espérance de jouir enfin de cette liberté tant rêvée, que je regardais comme le plus précieux des trésors.

Mon subrogé tuteur, qui habitait la campagne presque toute l'année, avait décidé que je demeurerais à Paris pour y faire mon droit, ce qui s'accordait parfaitement avec mes désirs. J'eus donc un logement indépendant; l'on m'assigna, pour mes besoins personnels, une pension de trois mille francs; je crus que le Pactole tout entier allait déborder dans ma bourse, et que je ne pourrais jamais dépenser une si grosse somme; mais cette illusion ne fut pas de longue durée: les joyeux compagnons avec lesquels je fis connaissance m'apprirent bientôt l'usage qu'un étudiant, livré à lui-même, pouvait faire de son temps et de son argent. Je travaillais peu, mais en revanche je courais beaucoup, organisant des parties de plaisir, fréquentant les théâtres, les bals publics. A la fin de l'année, je balançai les comptes de mon budget par un déficit de douze cents francs, qu'un certain homme d'affaires, très au fait de l'état de ma fortune, me prêta à gros intérêts. Que vous dirais-je encore que vous ne devinez d'avance? Ce premier pas dans une vie de gaspillage et de désordre fut suivi de beaucoup d'autres, et loin de m'arrêter sur cette pente dangereuse, j'y roulai jusqu'à l'abîme. Ma première dette fit boule de neige, et, lorsque j'atteignis ma majorité et que l'on me remit mes comptes de tutelle, je devais la moitié de la fortune dont je me réjouissais de pouvoir enfin jouir sans contrôle. Le reste fut englouti plus vite encore, et j'étais déjà presque entièrement ruiné lorsque mon oncle de Fournel revint de Constantinople. J'allai lui présenter mes respects, et il me fit un accueil si froid

(1) Sous-maîtres.



que je ne serais jamais plus retourné chez lui, si ma chère Valentine ne s'y fût établie. A cause d'elle seulement j'y revenais au moins une fois par semaine, en choisissant de préférence les heures où j'avais chance de ne pas trouver le baron, tant son humeur impérieuse et sa verve satirique, qui s'exerçait volontiers à mon sujet, me mettaient mal à l'aise en sa présence. Il se doutait bien un peu, je présume, de la vie oisive et dissipée que je menais à Paris, mais il n'en était que fort indirectement question entre nous; jamais je ne lui avais fait la moindre confidence, et, pour rien au monde, je n'aurais voulu lui parler de mes embarras pécuniaires, qui commençaient à me préoccuper fortement.

Un jour que j'allais voir ma sœur, croyant bien la trouver toute seule, la fatalité voulut que j'arrivasse juste au moment où M. de Fournel venait de recevoir une lettre de mon principal créancier, aux sommations duquel j'avais depuis quelque temps fait la sourde oreille, et qui n'avait trouvé rien de mieux à faire que de s'adresser à mon oncle, en lui disant que j'étais entièrement ruiné, et qu'en vertu d'un jugement obtenu contre moi, j'allais être arrêté et conduit en prison, à moins que, pour éviter le déshonneur qui en résulterait sur toute sa famille, le baron de Fournel ne s'engageât à payer lui-même les dix-huit mille francs, montant des avances, frais et intérêts dus au signataire.

« Arrivez, monsieur le drôle, me cria mon oncle du plus loin qu'il m'aperçut, et expliquez-moi ce que signifie cette épître ? »

— Je l'ignore absolument, lui dis-je.

— Quoi ! vous ignorez vos fredaines, et c'est à moi que l'on s'adresse pour les payer, sans doute au nom de cette ridicule maxime, inventée par quelque'un de vos pareils, qu'un oncle est un caissier donné par la nature !

— La maxime a du bon, eus-je le malheur de répondre.

— Insolent ! cria-t-il en fureur et en s'avancant vers moi, comme pour me donner un soufflet. »

Instinctivement je levai le bras pour parer le coup, et malheureusement le bout de la canne que je tenais à la main lui effleura le visage. Sa colère alors ne connut plus de bornes, il faillit tomber sur moi à coups de poing; et comme j'étais violemment ému aussi, je ne sais ce qui serait résulté de cette rixe déplorable si Valentine, la courageuse Valentine, ne se fût précipitée entre nous deux au risque d'être blessée elle-même.

« Au nom du ciel ! calmez-vous, mon cher oncle, dit-elle en l'enlaçant de ses bras. Et toi, Bernard, demande pardon tout de suite. »

— Je ne veux pas de ses excuses, hurla le baron; qu'il sorte, qu'il aille au diable ! et que, quelque part que je le trouve, il n'ait jamais l'audace de franchir le seuil de ma porte ! je le lui défends ! »

Je m'enfuis épouvanté, je descendis les degrés quatre à quatre, et, apercevant un fiacre, je me fis

conduire chez moi; j'avais besoin d'être seul, d'envisager de sang-froid la position que je m'étais faite. Je recueillis mes souvenirs, je calculai mes dettes, et j'acquis la triste certitude qu'elles dépassaient d'une cinquantaine de mille francs ce qui me restait encore de l'héritage de mes parents. Je n'avais rien à espérer de mon oncle, mon subrogé tuteur avait cessé de vivre; mes amis intimes étaient tous plus ou moins endettés comme moi, et d'ailleurs, je commençais à savoir ce qu'on peut attendre de tels amis en pareille circonstance. J'étais avocat, il est vrai, mais je n'avais plaidé qu'une seule fois dans ma vie et je n'avais pas été brillant, je l'avoue; ce n'était donc point un état sur lequel je dusse compter pour me tirer d'affaire.

« Je ne puis cependant pas aller mendier mon pain de porte en porte, me dis-je. Il ne me reste qu'une ressource pour échapper à la prison qui me menace, au déshonneur qui m'attend, et j'aurai le courage de l'employer. »

J'ouvris mon secrétaire et j'en tirai ma boîte de pistolets.

Je les pris et je les chargeai; cette besogne terminée, je me rappelai Valentine, et les larmes me vinrent aux yeux en pensant au chagrin que j'allais lui causer; mais je me raffermis contre cet attendrissement involontaire, en tâchant de me persuader que sa douleur durerait peu, et que je lui rendrais service au contraire en la débarrassant d'un frère tel que moi. Je résolus cependant de lui adresser un dernier et solennel adieu, et, saisissant une plume, je jetai rapidement sur le papier cette phrase, que j'avais lue vingt fois dans les journaux :

« Quand cette lettre te parviendra, j'aurai cessé de vivre ! »

Je n'eus pas le temps d'en écrire davantage, ni même d'essuyer les larmes qui coulaient de mes yeux, car ma porte s'ouvrit tout à coup, et je vis Valentine, accompagnée de sa vieille bonne, qui resta dans l'antichambre.

C'était la première fois que ma sœur franchissait le seuil de ma demeure, et sa présence, en pareil moment, me remua jusqu'au fond de l'âme.

« Que viens-tu faire ici ? lui dis-je d'un ton d'impatience, mais le cœur plein de tendresse; me grondes sans doute ?... »

— Je veux t'aider et te consoler, Bernard; les reproches viendront ensuite et tu ne perdras rien pour attendre, ajouta-t-elle avec un triste sourire. Je t'apporte mes économies de jeune fille, les bijoux de notre pauvre mère, qui ont une assez grande valeur pécuniaire, sans compter celle des souvenirs. En les mettant en gage tu pourras en avoir un prix suffisant pour payer ta dette et te garantir de la prison.

— Ces bijoux t'appartiennent par le testament de notre mère, lui dis-je.

— C'est pour cela que je puis en disposer à ma guise, répondit-elle.



— Je te remercie, Valentine, mais je ne saurais accepter cette offre généreuse; j'ai d'ailleurs un autre moyen de me tirer d'affaire.

— Ce moyen, quel est-il, mon ami? Mon oncle prétend que tu es entièrement ruiné.

— C'est la vérité, ma chère, mais ne te mets pas en peine.

— De quel air tu me parles, Bernard!... Certainement tu me caches quelque chose; est-ce que tu n'as plus confiance en moi? est-ce que tu ne m'aimes plus?»

Et, jetant ses bras autour de mon cou, elle m'embrassa en pleurant. Alors il me fut impossible de me contenir davantage et j'éclatai en sanglots.

« Adieu, Valentine, lui dis-je en la pressant sur mon cœur; adieu pour toujours.

— Comment, adieu! Tu vas donc quitter Paris? Est-ce pour affaires? Combien de temps durera ton absence? Voyons, confie-moi tes secrets. »

Puis un grand cri s'échappa de ses lèvres, et, s'affaissant sur elle-même, elle serait retombée si je ne l'avais retenue. J'aperçus alors avec stupeur, en évidence sur ma table, la lettre que j'étais en train de lui écrire lorsqu'elle était entrée, et je compris la cause de son évanouissement.

« Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle en reprenant ses sens, comment as-tu donc pu concevoir un projet si coupable? »

Et, comme je m'excusais faiblement :

« Au nom du ciel, au nom de notre mère, jure-moi, Bernard, de ne jamais attenter à tes jours! »

Je promis tout ce qu'elle voulut, je m'engageai sur l'honneur à renoncer à toute idée de suicide, et à travailler avec courage pour me relever de l'abîme dans lequel j'étais tombé.

Quand nous fûmes un peu plus calmes, nous cherchâmes ensemble les moyens de me tirer d'affaire, s'il était possible. Il fallait d'abord payer la dette pour laquelle j'étais poursuivi, et prendre ensuite des arrangements avec mes autres créanciers.

« Oh! si j'étais majeure, me disait-elle, si je pouvais disposer de mon bien! Malheureusement mon oncle est trop en colère contre toi pour me permettre de distraire en ta faveur la moindre partie de ma fortune; peut-être même ne le peut-il pas; mais il est très-généreux à mon égard, et les présents qu'il me fait sans cesse suffiront presque à ma toilette, de sorte que ma pension te reviendra en grande partie. Ce qu'il te faut surtout, et le plus tôt possible, c'est un état qui t'occupe utilement et qui te fasse vivre; j'y penserai. En attendant, tu as bien ici quelques inutilités que tu peux vendre au besoin: ces armes, ces tableaux; mais il faut que je me sauve, l'heure du déjeuner approche et mon oncle n'entend pas raillerie là-dessus. Adieu, je reviendrai te voir bientôt. »

Trois jours après, elle vint en effet, le visage

radieux, et, de cette douce voix que vous lui connaissez :

« Tout ira bien, dit-elle, j'ai intéressé en ta faveur le père d'une de mes amies de couvent, qui est directeur d'une Compagnie de chemin de fer; il m'a promis une place pour toi; tu seras obligé de quitter Paris, et tes appointements seront faibles d'abord, mais ils augmenteront peu à peu, si tu travailles bien, comme j'en suis persuadée.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que j'avais la place promise. Un an plus tard, le baron de Fournel, dont l'humeur morose fut assombrie encore par quelques-unes de ces tracasseries que la raideur de son caractère lui a souvent attirées, résolut de fuir le monde et vint s'enfermer dans son château avec Valentine.

Grâce à mon protecteur, et un peu aussi, je puis le dire, au zèle et à l'assiduité que j'apportai dans mes modestes fonctions, j'eus bien vite de l'avancement, et, au commencement de cette année, j'obtins de venir à Bellême dont j'avais demandé le poste, pour me rapprocher de ma sœur.

Je savais déjà, par les lettres de Valentine, que toutes ses tentatives pour me réconcilier avec monsieur de Fournel étaient demeurées infructueuses, et que mon nom seul le mettait en fureur; elle ne désespérait pas cependant de l'apaiser quel que jour.

Pour ne point exciter inutilement le courroux du baron, ma sœur lui laissa ignorer mon arrivée à Bellême, où je ne me fis connaître que sous mon nom de Bernard, évitant soigneusement la rencontre de mon oncle, mais saisissant toutes les occasions de revoir Valentine, et, plusieurs fois, j'eus le plaisir de me promener avec elle dans la campagne, quand elle allait, suivie de Catherine, visiter les pauvres malades dont elle prenait soin, ou quand nous nous donnions rendez-vous dans le site sauvage qui avoisine le parc, et dont le château tire son nom. Que j'étais loin de me douter alors que cette affection fraternelle, que ces innocentes promenades pourraient nuire à la réputation de cette angélique créature, et rompre des projets de mariage qu'elle m'avait confiés dans la joie de son âme; il n'a fallu pour cela que les fausses conjectures, les injurieuses suppositions de quelques femmes désœuvrées.

— Et mon insigne folie! s'écria le capitaine. Aurais-je dû croire à de pareils propos! Il est vrai que ma tante de Saint-Cérant m'avait montré une lettre qu'on lui avait confiée, dont l'écriture m'était connue, et dans laquelle mademoiselle de Fournel exprimait en termes chaleureux combien elle souffrait d'être séparée de son cher Bernard, et de ne pouvoir obtenir du baron une réconciliation qu'elle désirait si ardemment.

— Cette lettre à mon adresse, que j'avais eu le malheur de perdre, reprit le jeune homme, fut trouvée par M. Armand de Boissac, qui eût l'indécatesse de la lire et de la prêter à sa cousine,



et elle était bien faite, je l'avoue, pour exciter vos soupçons.

— Devais-je jamais en avoir sur Valentine? et pourra-t-elle jamais me pardonner mon erreur? soupira le capitaine.

— J'ose l'espérer, dit sa mère.

— Et moi, j'en suis certain, répliqua Bernard, autrement je n'aurais plus aucun crédit auprès d'elle, et elle ne nous aimerait plus ni l'un ni l'autre, ce que je ne puis supposer.

— Merci, monsieur de Fournel, reprit madame de Belfort, faites-nous le plaisir d'accepter aujourd'hui notre hospitalité. Demain, si vous le voulez bien, nous partirons tous trois pour Bellême; j'irai voir le baron, que j'ai beaucoup connu jadis, et j'ai quelques motifs de croire qu'il ne me refusera ni la grâce de mon fils ni la vôtre.

## VII

Le surlendemain, madame de Belfort, accompagnée de son fils, arrivait à l'improviste aux Roches-Noires, et obtenait aisément le pardon de Gaston, mais il n'en fut pas tout à fait ainsi en ce qui concernait Bernard.

Le mariage de Gaston et Valentine se fit avec

beaucoup de solennité et d'apparat. Toute la société de Bellême y fut invitée, ainsi qu'à la brillante fête que le baron donna le soir au château.

M. de Brissac et sa fille y furent conviés comme les autres, mais le premier seul y parut; Jenny avait obtenu de son père la permission d'aller passer quelque temps auprès de sa grand-mère maternelle; elle y demeura trois mois entiers, malgré la vie sérieuse et presque monastique que l'on menait dans cette maison, et, lorsqu'elle en revint, personne n'aurait reconnu dans cette jeune fille, douce, pieuse et modeste, qui ne se moquait plus, qui ne disait plus de mal de personne, la railleuse et inconséquente Jenny. Son cousin Armand, dont elle dédaignait jadis les hommages, et qu'elle traitait même assez mal quelquefois, est devenu l'objet de ses attentions les plus touchantes, depuis qu'il est resté boiteux des suites de son duel. On dit même à Bellême que Jenny est décidée à l'épouser, lorsqu'il sera tout à fait rétabli, pour le dédommager d'un malheur dont elle a été la première cause. On dit aussi que la conduite de Bernard sera désormais exemplaire, que sa conversion est d'autant plus assurée qu'il paraît très-touché des charmantes qualités de la blonde Madeleine, si douce, si charitable pour tous.

Comtesse de LA ROCHE.

## CE QUE J'AIME

Du Dieu qui nous créa j'aime le grand ouvrage,  
Tout me charme ici-bas, tout sait plaire à mon cœur.  
J'aime l'eau qui murmure, et j'aime un bel orage,  
Je sais trouver partout un charme séducteur.

J'aime à voir du cheval la démarche altière.  
J'écoute avec bonheur le refrain du pinson;  
Mon âme sait jouir de la nature entière;  
J'admire le grand chêne et le brin de gazon.

J'aime un son fugitif, une vague harmonie,  
La marguerite en fleur, le vol du papillon;  
Des cloches du lointain la triste symphonie;  
Un nuage filant sur le vaste horizon.

J'aime l'ombre des bois, la fraîcheur du rivage,  
La bergère chantant auprès de son troupeau;  
Un rayon de lumière à travers le feuillage,  
Et le souffle du vent agitant le roseau.

J'aime l'enfant joyeux, lorsqu'il baise sa mère,  
Enlaçant à son cou deux jolis petits bras,  
Et lorsque soutenu par la main de son père,  
Il va tout chancelant essayer quelques pas.

J'aime, quand vient le soir, contempler en silence  
L'astre mystérieux et ses pâles reflets.  
Les ombres de la nuit me parlent d'espérance,  
Mon âme est sans tristesse et mon cœur sans regrets.

L. G.



# REVUE MUSICALE

VENTADOUR ET LE CHATELET — JUDAS MACHABÉE, PAR H. ENDEL.

MUSIQUE NOUVELLE.

Nous ne pouvons nous dissimuler que, depuis longtemps déjà, les artistes sérieux sont fort à plaindre, au milieu de ce monde bizarre, où le goût, la littérature et la musique semblent se liguer contre toute grâce et toute beauté.

L'opérette, les romans à sensation, les conversations de salons, mêlées d'une sorte d'argot bien porté, tels sont les éléments consacrés aux plaisirs de l'intelligence, et la société moderne se contente de ces joies aimables, n'enviant rien autre chose et ne réclamant rien de mieux. Heureuse époque où l'urbanité française est traitée de vieille coquette; où le charme du langage consiste à dire : pick-pocket au lieu de pille-poche, et à métamorphoser en mots anglais qu'on ne comprend pas les mots français que nous comprenons tous. Délicatesse de goût qui préfère à la belle prose de Chateaubriand et aux vers de Lamartine, des récits où le poignard, le poison et la guillotine entretiennent quotidiennement le palpitant intérêt des lecteurs. Divine poésie de la musique que ce bruit d'opérettes où le rire grossier remplace la gaieté fine et charmante. On dit tout bas, dans quelques cénacles d'exception, que cela va changer, qu'on va substituer aux facéties vulgaires une musique et une littérature plus et mieux appropriées à l'esprit français. On dit enfin que les artistes haut placés par le talent veulent populariser les traditions sérieuses de l'art, et donner à notre époque une allure plus relevée, plus intelligente, plus honorable pour notre nationalité. En effet, tandis que l'opérette s'en donne à cœur joie sur les théâtres de troisième classe, deux grandes scènes lyriques, Ventadour et le Châtelet, offrent un refuge aux amateurs de musique choisie. Faut-il en conclure que le public prendra goût à ce genre absolument opposé à celui qui lui fut si longtemps cher ? Faut-il espérer que la France

se débarrassera de cette lèpre qui répugne aux gens pour lesquels la grâce et le bon goût ne sont pas lettre morte ? C'est le secret de l'avenir. Toujours est-il que des noms de compositeurs distingués se murmurent tout bas, que de nombreux amateurs de musique en prennent bonne note, que la presse se met chaleureusement à l'œuvre et que la foule semble disposée à suivre sa direction.

Ce n'est point qu'il soit besoin de proscrire la gaieté ni la bonne humeur : on peut rire sans grimacer; on peut faire un dessin comique sans avoir recours à d'immondes caricatures. Nous avons un assez beau répertoire de productions amusantes sans qu'il devienne nécessaire de déflorer le goût français par des charges ridicules. Il y a quinze ou vingt ans, certains artistes de talent faisaient encore de la musique vraiment bouffée; mais ils la faisaient en hommes de bonne compagnie, qui ont le respect d'eux-mêmes et le souci de la dignité de l'art. Et la foule joyeuse allait applaudir *le Toréador*, *le Sourd*, *les Pantins de violettes*, *Gille ravisser*, *Bonsoir*, *monsieur Pantalon*, &c., &c. Il y a peu de temps encore, M. Ambroise Thomas donnait une leçon de savoir-vivre musical aux prétendus auteurs d'aperçus bouffés, en produisant un charmant petit bijou, d'allures comiques, sous le titre de *Gille et Gilotin*. Tout ceci veut dire qu'on peut avoir de l'esprit sans calembour.

Mais un plaisir plus substantiel doit bientôt nous être offert : le théâtre Ventadour et l'Opéra-Populaire sont disposés, dit-on, à entreprendre une renaissance musicale; ils recevront, et, au besoin, appelleront à eux la jeune école française, qui ne demande qu'un enseignement sérieux et persévérant pour suivre le droit chemin. Ils élèveront le goût du public; ils rendront à l'art un immense service, en le tirant de l'ornière où il s'enfonçait depuis trop longtemps.



C'est ainsi qu'à une autre époque, Favart et Feydeau firent des prodiges d'activité et de bon goût, pour obtenir des résultats semblables à ceux que nous espérons. Les Berton, les Boïeldieu, les Méhul, les Devienne, les Cherubini, les Lesueur, les Nicolo, et tant d'autres, se formèrent aux feux de leurs rampes; les bons chanteurs et les comédiens habiles rivalisèrent de talent : Martin, Elleviou, Chenard, Gaveux, Saint-Aubin, Solié, Lesage, Dozainville y donnèrent la main à mesdames Gavaudan, Rose et Sophie Renard, Crétu Scio-Messié, Philis, Rolandeau, &c., &c., &c. Le public était toujours certain d'assister à des représentations où l'intérêt et la gaieté marchaient de conserve, sans que les lois du bon goût fussent obligées de mettre le hola ! Et, voyons, n'était-ce pas un temps meilleur que le nôtre ? et croyez-vous qu'on ne s'amusa pas autant qu'aujourd'hui ? Si l'instruction était moins complète, l'éducation était meilleure, et le théâtre n'était pas une école de scandale où l'on allait oublier les traditions de la politesse et les sages enseignements de la famille.

Connaissez-vous, chères lectrices, le magnifique ouvrage de Hændel, intitulé *Judas Machabée* ? Peut-être, à l'heure où nous écrivons ces lignes, avez-vous été l'entendre à la Société d'Harmonie sacrée, dirigée par M. Lamoureux, qui, nous assure-t-on, le prépare avec un soin minutieux.

Hændel était vieux déjà lorsqu'il composa cette œuvre majestueuse et fière, toute pleine d'un souffle vigoureux et d'une grandeur biblique. Après une ouverture d'une belle couleur et d'une sonorité vigoureuse, l'action s'ouvre au moment où le peuple hébreu se répand en larmes sur la mort de Mattathias; ici un chœur splendide :

Pleure, ô peuple infortuné !

dont le ton et l'allure font aussitôt penser à l'introduction de l'Orphée de Gluck :

Ah ! dans ce lieu tranquille et sombre...

Le chœur de Gluck revêt admirablement le caractère de l'antiquité païenne, tandis que celui de Hændel, qui lui est très-supérieur, possède une allure biblique admirable. Les Israélites, désespérés de n'avoir plus de chefs, s'écrient :

Hélas ! Sion, ta fin est proche !

L'accent de cette musique exprime des alarmes si poignantes, elle a un caractère si profondément dramatique, qu'il faut regarder ce morceau comme une merveille incomparable; puis vient une prière pleine d'onction et de suavité, suivie d'un allegro à quatre temps, qui est un élan vers le ciel :

Grand Dieu, sois notre égide,  
Dans les combats !  
Soutiens nos bras !

C'est d'une grandeur indescriptible !

Que de morceaux splendides nous pourrions citer dans cet oratorio ! Mais il faudrait y consacrer un temps que nous n'avons pas ; nous aimons mieux renvoyer nos lectrices à M. Arthur Pougin, qui a fait sur le *Judas Machabée* de Hændel une excellente et très-judicieuse étude. Nous ne pouvons toutefois finir sans signaler le magnifique chant de victoire qu'entonnent en chœur les Israélites vainqueurs sur le champ de bataille :

Tombe, insensé ! tombe, orgueilleux !

Du haut de ta grandeur, du haut de ta puissance !

C'est un immense cri de triomphe d'une sauverie tout antique; l'effet est d'une puissance prodigieuse !

*Judas Machabée* a été exécuté, pour la première fois à Londres, au théâtre de Covent-Garden, le 1<sup>er</sup> avril 1747; la France a donc attendu cent vingt-sept ans pour qu'il lui fût permis de jouir, à son tour, des beautés répandues dans cette œuvre immortelle; c'est le cas, ou jamais, de répéter le vieux proverbe : « Tout est bien qui finit bien. »

..

Nous procéderons, ce mois-ci, à l'examen des œuvres nouvelles que publie, cette année, la maison Yung-Treuttel. On se souvient que l'hiver dernier, l'*Édition Péters* nous a fait connaître plusieurs auteurs allemands, dont les productions très-répandues et justement renommées en Allemagne, n'étaient chez nous appréciées que par les initiés, c'est à dire par le plus petit nombre. Aujourd'hui que l'on a pu constater la valeur de ces ouvrages, et que le succès qu'ils ont obtenu les a classés au premier rang, on accueillera avec empressement, nous en sommes certaine, la nouvelle collection due aux mêmes compositeurs.

Citons d'abord les deux petits recueils de Grieg, dont l'un, assez facile, sous le titre de *Morceaux Lyriques*, renferme huit pièces charmantes. Les n<sup>os</sup> 1, 2, 5, 7 et 8, sont ceux que nous préférons. Dans l'autre, se trouvent trois *Scènes Populaires* de moyenne difficulté, d'une allure tout à fait originale; le n<sup>o</sup> 3, surtout, *En Carnaval*, est une page distinguée, pleine de verve burlesque et d'humour fantaisiste.

L'*Idylle Alpestre*, de A. Jungmann, est une composition toute poétique. L'introduction, si elle est bien comprise, est d'un ravissant effet. Le premier motif, en *fa*, est vaporeux comme le nuage. Il est suivi d'un chant expressif et large, d'une très-bonne facture.

Sous le titre de *Poésies Lyriques*, Constantin Burgel, professeur du conservatoire de Copenhague, a réuni en un seul cahier cinq morceaux de choix : une *Ballade*, un *Nocturne*, une *Romance*, une *Sérénade* et une *Élégie*. Le *Nocturne*, surtout, nous semble d'un beau caractère. On est



toujours surpris de penser que l'on peut devenir acquéreur d'un pareil recueil, pour la minime somme de 1 fr. 35 c.

Ch. Voss, l'auteur de *Pensée Romantique*, cette jolie inspiration musicale qui a fait le tour des salons parisiens, l'an dernier, vient de faire paraître deux pièces extrêmement mélodiques : *Pensée Lyrique*, et *Fantaisie-Valse*, dont les harmonies originales et l'élégante facture rappellent la manière de Chopin. Nous croyons n'avoir rien à ajouter à cet éloge.

Un autre compositeur, non moins sympathique au public parisien, Fritz Spindler, sera fort apprécié, cet hiver, pour les trois publications suivantes : *Chants Tyroliens*, morceau brillant et animé, assez difficile ; *Poisson d'or*, œuvre d'un style léger, demandant une grande délicatesse d'exécution, et *Mignon*, page moins difficile, où la mélodie occupe une plus large place, mais qui exige une certaine légèreté de doigter.

Ajoutons à cette nomenclature le *Menuet-Marche*, extrait d'un opéra comique inédit de M. Delphin Balleyguier. Nous le recommandons spécialement à nos lectrices ; il est joli, facile et d'un fort bel effet. M. Balleyguier est, du reste, un auteur déjà très-apprécié par ses compositions vocales, qui sont des plus distinguées.

Nous rappelons à nos abonnées que l'*Édition Péters* renferme dans ses collections toutes les œuvres classiques, tous les maîtres célèbres. Une des plus remarquables séries, est celle des ouvrages de J. S. Bach, que cette maison possède tous. Cette musique, extrêmement belle, n'est peut-être pas aussi répandue qu'elle devrait l'être. Nous savons que, cet hiver, les concerts Padeloup-Lamoureux, livreront à l'admiration du public quelques-unes des pages de ce grand compositeur.

es *Concerts* de piano sont admirables. Ils sont

tous accompagnés du quatuor, indépendamment de quelques-uns, écrits pour orchestre. Ses sonates, ses préludes et ses fugues pour orgue sont des chefs-d'œuvre. Il a produit aussi un grand nombre de pièces pour piano seul, pour violon et piano. En un mot, l'œuvre de Bach est gigantesque, surtout lorsqu'on se rend compte du soin, de la perfection et du fini de son travail. Nous ne saurions trop engager nos abonnées à s'initier de bonne heure aux réelles beautés de cette musique classique par excellence.

On se souvient que l'éditeur Yung-Treuttel, dépositaire de l'*Édition Péters*, a transféré ses magasins, 12, Chaussée-d'Antin, tout en conservant sa maison de commission, 19, rue de Lille.

Il va paraître prochainement chez Cotellet, 51, rue Jean-Jacques-Rousseau, deux productions sur lesquelles nous appellerons tout particulièrement l'attention de nos lectrices. L'une, écrite pour le piano, est une polka d'une franche légèreté d'allure, pimpante et colorée comme un rayon de soleil matinal. La seconde est une belle page mélodique, composée pour voix de soprano ou ténor ; un chant harmonieux et large, d'un style à la fois sobre et gracieux. Quoique les manuscrits nous en aient été confiés, nous ne dirons les titres de ces deux morceaux que lorsqu'ils paraîtront, et nous en reparlerons avec plus de développement. Nous ajouterons cependant, sans croire commettre une indiscretion, qu'ils sont dus à la plume d'un savant professeur, M<sup>me</sup> F. Mouvielle, auteur très-apprécié de plusieurs compositions distinguées. Sa grande valse de concert *Souvenance*, la *Peruche* et *Vole vite*, polkas pour le piano ; plusieurs chansonnettes du meilleur goût, des mélodies, parmi lesquelles *Pensée cachée* et *Rêve du monde*, ne sont jamais entendues sans exciter les bravos et l'admiration des vrais artistes.

MARIE LASSAVEUR.

## Économie Domestique.

### DESCRIPTION D'UN APPARTEMENT PARISIEN

#### ANTICHAMBRE.

Papier gris. Tapis rayé rouge & gris, rideaux d'algérienne écru & rouge. Une belle lanterne suspendue au milieu du plafond. Un miroir ancien

contre le mur ; au-dessous, une petite table portant un encrier, une coupe pour les cartes de visite & une pelote. Des chaises de canne. Dans le coin, un porte-pluie. Contre le mur, un joli porte-manteau.



SALLE A MANGER.

Papier havane. Boiseries couleur bois. Tapis brun avec des rosaces blanches & jaunes. Rideaux de reps brun, avec encadrement représentant une grecque blanche & jaune. Poêle de faïence dans une niche. Table, buffet, étagère en bois de noyer avec moulures noires. Sur le buffet & sur l'étagère, des porcelaines, des faïences, de l'argenterie. — Quelques plats du Japon accrochés au mur. Suspension de cuivre avec bougies, placée au-dessus de la table. Horloge forme Louis XIV posée contre le mur, sur un socle. Chaises en noyer, garnies de cuir brun.

SALON.

Tapis moquette rouge. — Rideaux et portières de reps ou de velours rouge. Canapé, fauteuils & chaises Louis XV, peints en blanc & garnis de damas rouge. Feu en cuivre doré, forme Louis XV. — Pendule, candélabres, girandoles en cuivre doré du même style. Petit lustre en cristal. Glace ovale entre les fenêtres. Table carrée en marqueterie, & sur la table, des coffrets, des curiosités, des albums, des livres & des fleurs. Du reste, partout des fleurs & des plantes à beau feuillage. Chauffage

feuses en tapisserie, chaises volantes en bois doré, couvertes d'étoffe de soie. Piano, Tables à jeu. Papier rouge velouté ou damassé, si le salon est grand; papier gris clair, s'il est petit.

PETIT SALON.

Grands rideaux de mousseline blanche. Tapis blanc à fleurs. Chaises, canapé en velours d'Utrecht vert. Pendule de marbre blanc, lampes & vases de la fabrique de Gien. Table carrée, table à ouvrage. Petit bureau & petite bibliothèque en acajou. Encrier, livres, corbeilles & jouets d'enfants, — si on a des enfants.

CHAMBRE A COUCHER.

Tapis bleu. Rideaux de fenêtre & de lit en cretonne bleue à grands dessins. Lit, armoire à glace en bois de palissandre, prie-Dieu couvert de velours bleu, placé au-dessous d'un crucifix. Petite bibliothèque. Pendule Louis XV & flambeaux en cuivre. Des portraits. Chaises en palissandre, couvertes en damas de laine bleu. Dans le cabinet de toilette se trouvent le lavabo, la table devant laquelle on se coiffe, & les armoires pour le linge & les vêtements.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

CHÈRE Jeanne, je t'enlève, dit Adrienne en entrant chez moi. Range-moi toutes ces paperasses; la journée est belle, je t'emmène au bois avec Marie et Lucie, qui nous attendent en bas, dans le landau. Puis, nous dînerons toutes ensemble, et je vous reconduirai, ce soir, à vos mères respectives, qui ont bien voulu me permettre de vous servir de chaperon jusqu'à. Quelle bonne journée nous allons passer!.. »

Je jetai un regard consterné sur ce qu'Adrienne avait appelé, sans respect, mes paperasses, — paperasses qui, entre parenthèses, n'étaient autres

que les divers numéros de l'année 1874, du *Journal des Demoiselles*, dont j'étais en train de préparer la table des matières.

« Hélas! ma bonne amie, répondis-je avec regret, je me hâtais de terminer un travail qui doit accompagner notre dernier numéro. — Il le faut absolument aujourd'hui; on l'attend à l'imprimerie! Comment faire? je ne voudrais pas renoncer à l'excellente après-midi que tu me proposes, et pourtant le devoir... »

— Oui, tu as raison, le devoir avant tout, chère Jeanne! interrompit Adrienne. Quel dommage



cependant ! voilà tous nos beaux projets dérangés. Mais dis-moi, en as-tu pour longtemps encore à travailler.

— Mon Dieu, non... pour une heure, une heure et demie peut-être.

— Eh bien, reculons notre promenade d'une heure, et permets nous, de t'aider pour aller plus vite ? »

Puis, comme je commençais un geste de protestation :

« Croyez-vous donc, mademoiselle, ajouta-t-elle en riant, que nous n'en serions pas capables ? Pour vous punir de ce doute offensant, je cours chercher Marie et Lucie, et nous travaillons avec vous d'autorité. »

Elle furent bientôt là toutes trois, gaies, rieuses, pleines de bonne volonté. Par malheur, cette bonne volonté inexpérimentée ne servit, comme cela arrive souvent en pareille occurrence, qu'à embrouiller et à retarder la besogne.

Pour t'en donner un exemple, tous les numéros de l'année avaient été éparpillés autour de nous, afin que ces demoiselles — pardon, j'oubliais qu'Adrienne est Madame, mais n'importe — pussent, à tour de rôle, me dicter cette fameuse table d'après les éléments que chacune avait entre les mains. Mais ne voilà-t-il pas qu'au lieu de me dicter, elles se mettent à refeuilleter, à réexaminer des choses qu'elles avaient vues cent fois, et à échanger entre elles leurs réflexions :

« Oh ! comme j'aime ceci ! — Moi, je préfère cela. — Et moi telle autre chose ! — Pourquoi ne donne-t-on pas deux fois par an une jolie opérette comme celle de Victor Massé ? — Seulement parce que cela ruinerait l'administration... — Ce qui m'a ravie, c'est l'abat-jour à silhouettes. — Moi, ce sont les tapisseries dont les points en relief sont si commodes à compter. — Est-ce que les modèles de travaux en relief ne valent pas les tapisseries, mesdemoiselles ? — Cela dépend des goûts, ma chère ; pour moi, j'ai plus de faible pour la tapisserie que pour le crochet. — Moi, ce que je préfère aux plus beaux modèles d'ouvrages du monde, c'est le délicieux groupe d'oiseaux et de fleurs en fac-simile d'aquarelle que voici. — Et le lever du bébé, ma sœur, ne le trouves-tu pas charmant aussi ? — Je crois bien, puisque je l'ai fait encadrer pour ma chambre ! le cadre m'a même coûté... »

— Mesdemoiselles, interrompis-je, car pendant tout ce temps j'étais restée la plume en l'air... ce n'est pas en babillant de la sorte que nous avancerons l'heure de notre promenade.

— Oh ! c'est vrai !... pardon, ma bonne Jeanne. » Et les pauvres chéries se taisaient consciencieusement, pendant les deux premiers tiers d'une minute, pour reprendre, sans y penser, leur conversation lorsque commençait à peine le troisième tiers.

« J'aime encore plus l'édition hebdomadaire depuis qu'elle donne autant de modèles d'ob-

jets de toilette et de gravures sur bois. C'est vraiment une édition très-utile pour les personnes qui vont beaucoup dans le monde. — Tiens, qu'est-ce que c'est que le vide-poche représentant un bouquet de fleurs des champs que j'aperçois là-bas ? Oh ! que c'est joli, ce ton argenté qui donne à toutes les nuances l'aspect de points lancés en soie !

— N'est-ce pas que M. Dupuy, l'auteur de ce procédé nouveau, marche de progrès en progrès, et nous fait vraiment de bien charmantes annexes ?

— Certes, oui. Quand on compare ce qui se donnait en ce genre il y a seulement une dizaine d'années avec ce qui se fait aujourd'hui, c'est vraiment prodigieux !

— Nous vous en donnerons encore bien d'autres dans le cours de notre quarante-troisième année...

— Oh ! dis-nous quoi, Jeanne, ma petite Jeanne, je t'en prie ?

— Pas du tout, chères curieuses ; vous le verrez ! L'essentiel, en ce moment, c'est de travailler.

— Oui ; mais avant, explique-nous pourquoi, depuis quelques mois, les planches de patrons du Journal sont imprimées en rouge et en noir sur papier léger ?

— Vous en plaignez-vous ?

— Non, certes ; car ce nouveau procédé ne nuit en rien à la clarté des patrons, puisque, quelle que soit la transparence du papier, les lignes rouges du recto ne peuvent se confondre avec les lignes noires du verso.

— Eh bien, c'est afin de diminuer nos frais de poste, et de pouvoir, sans augmenter le prix du Journal pour les départements, ainsi qu'il en avait été question, multiplier le plus possible nos annexes.

— A merveille... !

— Allons, bon !... Voilà que j'ai mêlé encore une fois toutes les couvertures ! Nous n'en sortirons jamais aujourd'hui. Je vous en prie, mes amies, — c'est bien peu aimable, ce que je vais vous dire là, à vous qui vouliez si complaisamment m'aider, mais attribuez mon impolitesse au désir que j'ai d'être plus vite toute à vous ; — laissez-moi un petit instant seule... Allez voir ma mère, qui est dans la pièce voisine, et qui sera charmée de passer cet instant avec vous. Moi, j'ai besoin d'un quart d'heure tout au plus pour achever ce travail, le revoir, puis l'expédier à l'imprimerie.

— Ne te gêne pas, chère Jeanne ; nous partons tout de suite, et tu nous rappelleras lorsque tu seras prête. Nous sommes, en effet, d'incorrigibles bavardes. »

Là-dessus, elles sortirent prestement, tandis que Marie, la rieuse, déclamaient en soulevant la portière, séparant ma chambre de l'appartement de ma mère :

Qu'une femme sans langue ait, dit-on, babillé,  
La chose ne m'étonne guère...  
Mais qu'elle ait eu sa langue et qu'elle ait su se taire. .









*A. Chantel*

IN. DUPUY. 88 N. DES PETITS METEUX. MARSEILLE.

*G. Goussier*

N° 3973

*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

*Modas et Coiffes de Madame Tardot, Rue Favart. 4.*  
*Machines à Coudre de Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol. 70.*

Ayuntamiento de Madrid



La portière retomba ; je n'entendis pas le reste...

Alors je me remis courageusement à mon travail, qui se trouva bien vite achevé lorsque je ne fus plus distraite par les chères causeuses.

Je vais aussi, ma Florence, achever cette lettre en t'envoyant mes meilleures pensées d'amitié et mes souhaits les plus sincères pour 1875. Que sera-t-elle pour nous, pour tous, cette année inconnue qui va commencer dans quelques jours ? Chacun peut dire, avec l'almanach de la Poupée modèle (1) :

Salut à toi, nouvelle année !  
Es-tu la joie ou la douleur ?

(1) *La Mère Gigogne*, almanach de la Poupée Modèle pour 1875. Prix : 50 centimes à l'administration du *Journal des Demoiselles*.

Dès ta première matinée,  
Nous donneras-tu le bonheur ?

Es-tu l'année où tout prospère ?  
Où le travailleur est heureux ?  
Où de beaux blés sortent de terre ?  
Où les riches sont généreux ?

Es-tu l'année où l'espérance  
Vient ranimer les cœurs croyants ?  
L'année où notre chère France  
Doit voir unis tous ses enfants ?

Ah ! sois bénie à ton aurore,  
Si l'on voit venir avec toi  
Ce qui peut nous sauver encore :  
La raison, le calme et la foi !

JEANNE.

## MODES

Ce dicton connu : *La femme vraiment élégante ne suit pas la mode, elle la fait*, n'a jamais été plus vrai qu'à cette époque, où la fantaisie règne en souveraine. Il s'agit d'avoir du goût, de savoir choisir ses modèles et de les adapter à sa personne. Les femmes minces et maigres ont beaucoup moins à se préoccuper des formes nouvelles que les personnes un peu fortes, qui doivent éviter les corsages à revers, boutonnés de côté, les corsages froncés et les draperies trop plates. Il y a également, pour ces dernières, un écueil dans le choix des chapeaux. Les grosses figures ne s'accommodent point des coiffures placées trop en arrière, et découvrant tout à fait les tempes.

Comme aucune forme ne prédomine, il faut, avant tout, en choisir une seyante à la physiologie ; on pourra donc modifier plus ou moins les différents modèles que je décris, avant de se les approprier.

Cette diversité de la mode est heureuse à différents points de vue, mais surtout à celui de l'économie, parce qu'elle permet aux femmes industrielles et adroites de se servir d'une foule de choses, qu'une mode uniforme répudierait.

Par exemple, dans un ancien manteau de velours, il sera facile de trouver une petite cuirasse sans manches, et avec les rognures on aura des ornements pour un costume de laine ou de soie : grand col, revers, parements, boutons, ceinture et, peut-être même, un chapeau.

Si le velours est encore beau, la cuirasse sera seulement garnie au bord, de plumes ou de petite fourrure. Dans le cas contraire, on peut la broder de larges galons entremêlés de plus petits, ou en mettre seulement sur chaque couture.

On peut encore faire, avec un manteau de velours démodé, un gilet à manches, sur lequel on portera une cuirasse de drap ou de faille.

Les jupes longues, sans tablier ni secondes jupes, ne seront portées que le soir, et en belle étoffe. Elles sont montées à la taille, derrière, par un large pli triple, faisant bien tenir la traîne. Le devant est ordinairement très-orné de plissés ou de bouillonnés, soit en long, soit en travers.

La tunique, forme capote militaire, est très-adoptée cet hiver ; le drap convient pour ce modèle. Les costumes complets en étoffe semblable, sont toujours très comme il faut. Je conseille le suivant, en sergé gros bleu : il se compose d'un jupon uni, orné, à la distance de 25 centimètres, de trois galons de laine d'un bleu plus clair et de différentes largeurs, posés en long.

Tunique-blouse garnie tout autour des trois mêmes galons. — Boutons de métal bleu. Grand col et revers aux manches formés par des plis de cachemire du bleu des galons.

Paletot cintré dans le dos, avec les trois mêmes galons autour et aux poches. Double rangée de boutons. Col et revers semblables à ceux du corsage.



Chapeau de feutre gros bleu bordé de galons, avec aile bleu clair. — Bottines de cuir et drap gros bleu. Boutons de métal.

Encore un costume de laine, mais plus habillé que le précédent.

Le jupon et le gilet à manches sont en velours marron. Grand volant froncé au bas du jupon. Jupe très-drapée et corsage plat, sans manches, en limousine beige foncé. Le corsage a de petites basques fendues derrière et boutonnées par devant. Le tout, même la jupe, est bordé d'un biais de velours marron ou d'un petit bord de loutre. — Manteau, forme hussard, en limousine, bordé de velours ou de loutre. Grosses ganses de laine marron formant brandebourgs.

Toque de velours marron ou de loutre avec plume beige foncé. — Petit manchon de velours marron bordé de loutre.

La faille noire est de toutes les saisons.

C'est toujours une étoffe chère quand elle est de belle qualité, mais rien ne rend plus de services.

Le costume de faille que je vais décrire est élégant, et il a l'avantage de pouvoir se décomposer à l'occasion. On peut alternativement mettre un jupon de soie de couleur ou de velours noir, et le jupon pareil, tel que je l'indique, peut aller sous n'importe quel costume. Il est garni de deux hauts volants plissés à très-petits plis. Ils sont repris deux fois en formant tête.

Sur ce jupon se pose un tablier garni d'un volant, à plissés également très-petits, et surmonté d'une passementerie fine, jayée. Il s'attache derrière en formant beaucoup de petites fronces, d'où s'échappe un large nœud de soie, dont les pans sont tout plissés comme les volants.

Corsage très-plat, à petites basques garnies de passementerie jayée, et sur lesquelles se place une ceinture ronde, à boucle de jais. Boutons de passementerie jayée. Revers aux manches, formés d'un volant à petits plissés. Nœuds de ruban sur le côté.

L'encolure du corsage est garnie d'une ruche montante, en taffetas plissé, dont les deux bouts sont rabattus sur le devant en formant col plat. — Nœud de ruban sous le col. Dolman cintré, en velours noir garni de skung. Manchon de même fourrure. — Chapeau de velours noir avec haut diadème de jais. Touffes de plumes noires ou de couleur.

Les pelisses, les rotondes à capuchons doublées de fourrures se portent toujours les jours froids, et sont fort commodes en voiture. On en fait aussi avec des cachemires de l'Inde.

Les dolmans sont toujours en très-grande faveur.

Voici le moment de se renseigner sur la grande question des étrennes utiles; il est bon d'y penser un peu d'avance, afin d'avoir le temps de faire ses choix.

Les magasins de nouveautés rivalisent de tentations. J'y ai admiré de fort belles ceintures dont les larges pans sont brodés au passé; d'autres, en satin écossais multicolores; des écharpes La Vallière; des écharpes Marquises, broderie indienne sur crêpe de Chine de toutes nuances; des fichus Marie-Antoinette, des châles Bretons, en dentelle de soie, nuances fines; des plaids Banggoors, tissu de cachemire indien, etc., etc.

Un agréable cadeau à faire à une jeune fille, c'est une provision de beaux gants, ou encore de jolis mouchoirs de poche.

La parfumerie, signée des noms les plus connus, se trouve actuellement dans presque tous les grands magasins de nouveautés, et à des prix exceptionnels de bon marché; de même pour tous les articles de Paris.

J'ai vu de très-jolies aumônières avec ceintures d'acier, argentées et dorées. Il y en a en velours, brodées de perles de jais. — Des châtelaines en acier et en argent. — Des gibecières, cuir russe et maroquin. — Des sacs pour dames, etc.

On m'a montré une jolie nouveauté pour une grand'mère. C'est un étui à lunettes, en filigrane d'argent, doublé de velours gros bleu, qu'on suspend à la taille par une petite chaîne double à crochet.

En fait de coffrets, on trouve les plus jolies choses, telles que boîtes à thé, à gants, à bijoux, à cartes, à mouchoirs, etc.

De même en glaces à mains, psyché, éventails, buvards, bonbonnières, albums, porte-monnaie, porte-plumes, porte-allumettes; écrans à main ou montés sur pied, plateaux, cabinets chinois, cache-pots, jardinières en porcelaine, faïence ou bois sculpté; cadres d'acier, d'argent, dorés ou sculptés; encriers, nécessaires, etc., etc., etc.





## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en faille, ornée, dans le bas d'un grand volant doublé en couleur; devant, le drapé arrondi, est formé par des plis retournés, arrêtés au milieu en descendant, et sur les côtés en remontant. Les côtés de la jupe sont bouillonnés et ornés d'une longue frange perlée. Derrière, la jupe est plissée à larges plis alternés, deux plis de chaque nuance. — Corsage à pointe ouvert devant; revers et plissé à l'encolure. Petite basque plissée derrière; une large draperie, partant des côtés, est nouée derrière pour former le pouff. — Manche avec bouillonné en dehors du bras et parement en couleur. — Chapeau en feutre garni de velours noir; le devant, relevé, est doublé en couleur. Pour ornement, roses rouges et aile de plumes à reflets.

*Deuxième toilette.* — Robe en faille de deux tons, ornée dans le bas de deux volants plissés, surmontés d'une large passementerie posée sur un biais. — Corsage ouvert avec revers et col droit. — Tunique ornée, dans le bas, d'une passementerie posée sur un biais et d'un long effilé mélangé soie et perles. Draperie formant nœud de ceinture derrière; relève-jupe avec passementerie et effilé aux bouts. — Chapeau en velours et faille, orné de branches d'azalées et d'une plume de coq à reflets.

*Toilette de petite fille.* — Robe en velours et faille à larges plis alternés; le devant est orné de petits biais, et les côtés de bandes de petits gris. — Corsage à longue basque à revers, et col carré derrière; larges pans tombant par trois coques. — Manche en faille, ornée, dans le bas, d'un revers en velours avec deux petits bouts de rubans. — Chapeau à fond mou en velours, orné autour d'un plissé en velours doublé de faille; nœuds en faille; dessous plissé en organdi.

### DOUZIÈME CAHIER

J. B. enlacés. — Coin de feu. — V. F. enlacés. — Mantelet. — Écharpe cuirasse. — Petite garniture. — Alphabet. — F. P. enlacés. — Écusson avec G. L. — Garniture. — R. T. enlacés, pour taie d'oreiller. — Cécile. — Corsage montant. — Parure. — L. R. Corbeille à cartes. — Aumônière. — Écusson avec D. R. — Chaise. — Petite garniture. — Françoise. — Agathe. —

B. T. — Garniture. — G. M. enlacés. — Carré, lacet anglais et crochet. — Pouff. — Suspension. — Plomb. — Julienne.

### PLANCHE XII

PATRON ORNÉ, A PIÈCES INDÉPENDANTES  
POUVANT SE DÉCOUPER.

Coin de feu, page, 1, cahier de décembre.  
Chevalet calendrier.

### PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Fond pour rideau, dessus de lit, store, rideau de berceau, etc., tulle grec brodé en reprise.

### TAPISSERIE PAR SIGNES

Carré pour coussin ou pouff.  
Voir le croquis, page 6, du cahier de ce mois, pour le monter en pouff.

### PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ.

COL ÉVASÉ, guipure Richelieu à petits angles brisés; l'angle est brodé à l'envers du col jusqu'au feston droit, pour être rabattu.

COL DENTELLE RENAISSANCE, à angles brisés. Le col et les angles sont faits séparément et rapportés aux lettres de raccord.

GARNITURE, guipure Richelieu.

DEUXIÈME CÔTÉ.

### TAPISSERIE PAR SIGNES

DEUX BANDES pour chaise, sur fond de satin noir capitonné.

Voir le croquis, page 5, cahier du 1<sup>er</sup> décembre.

### CHEVALET-CALENDRIER

Voir, pour monter ce petit cartonnage, la planche de patrons de ce mois.

On pose le calendrier sur la planchette du chevalet.



## MOSAÏQUE

Voici ce que j'ai vu récemment dans un cimetière : Une veuve, vêtue de longs habits de deuil, pria et pleura longtemps sur la tombe de son mari; puis elle retira de sa poche un cornet de papier rempli de miettes de pain et répandit ces miettes autour du tombeau.

— J'émiette ce pain, me dit-elle, pour attirer ici les petits oiseaux. Il y aura dans ce bocage de la mort des cris de plaisir, des battements d'ailes, des chants, de la vie. Et puis, n'est-ce rien de nourrir les créatures du bon Dieu?...

(L'Ouvrier.)

Voiler une faute par un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.

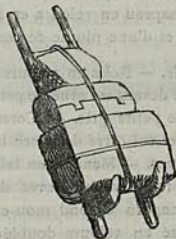
PETIT-SENN.

Quand la fortune nous exempte du travail, la nature nous accable du temps.

RIVAROL.

Explication du Rébus de Novembre : *Le temps est de l'argent.*

## RÉBUS





# TABLE

## DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME

### INSTRUCTION.

*Les Meubles*, par Ch. Rozan, pages 1, 33 et 353. — *Marie Edmée Pau*, par M<sup>me</sup> B., p. 4. — *Louise de Condé*, par M<sup>me</sup> B., p. 36. — *Ce que coûte la Toilette d'une Femme*, par J. Pizzetta, p. 65 et 97. — *Aimer à lire*, Discours de M. Ch. Rozan, p. 100. — *Marie-Antoinette*, nouveaux documents par M<sup>me</sup> B., p. 129. — *L'Aiguille*, par Richard Cortambert, p. 161. — *La Fontaine*, par M<sup>me</sup> B., p. 193. — *Histoire d'une feuille de papier*, par J. Pizzetta, p. 225 & 289. — *Racine*, par M<sup>me</sup> B. (premier article), p. 257, 321 et 357.

### BIBLIOGRAPHIE.

*Promenade autour du Monde*, par le Baron de Hubner, page 5. — *Les Pieds d'argile*, par M<sup>lle</sup> Z. Fleuriot, p. 17. — *Enfants & Mères*, par Marie Jenna, p. 7. — *Livres nouveaux*, p. 38. — *La Dévotion dans le Monde*, par la comtesse Mila, p. 39. — *Sursum Corda*, par le comte A. de Ségur, p. 70. — *L'Évangile en famille*, par M<sup>me</sup> E. Bouland, p. 71. — *Une Femme forte*, par le Père de Marquigny, p. 71. — *Vie de la Mère Emilie*, par M. Léon Aubineau, p. 102. — *Françoise*, par M<sup>me</sup> E. Benoît, p. 103. — *Feminianna*, par M. Darche, p. 132. — *La Maison forestière*, par M<sup>lle</sup> M. Bourrotte, p. 132. — *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, par M<sup>lle</sup> Z. de la Ponneraye, p. 133. — *Les Familles & la Société en France avant la Révolution*, par M. de Ribbe, p. 163. — *Lettres à une jeune fille après sa Première Communion*, par M<sup>lle</sup> de la Grancière, p. 164. — *La Société de Saint-Vincent-de-Paul*, par M. E. de Margerie, p. 195. — *La Protection envers les animaux*, par M<sup>me</sup> M. Bourrotte, p. 198. — *La Vierge lorraine, Jeanne d'Arc*, par M<sup>me</sup> la baronne de Chabannes, p. 229. — *Armelle Trachec*, par M<sup>lle</sup> Z. Fleuriot, p. 230. — *Lettres d'une jeune Irlandaise*, p. 231. — *Deux Chrétiennes pendant la peste de 1720*, par M. de Ribbe, p. 260. — *Poésies et Souvenirs de voyage*, par M<sup>lle</sup> Jenny Maria, p. 261. — *Béatrix*, par M<sup>lle</sup> Marie Maréchal, p. 261. — *Miss Agnès Strickland*, p. 293. — *Le Mot de l'énigme*, par M<sup>me</sup> Craven, p. 294. — *Glas & Carillons*, par Paul Collin, 294. — *Manuel domestique*, p. 295. — *Sainte-Cécile & la Société Romaine*, par Dom Gueranger, p. 323. — *Histoire de Louis XI*, par Urbain Legeay, p. 323 et 360.

### ÉDUCATION.

*Lettres à Nathalie*, par Antonin Rondelet: *Sur les conversations politiques*, p. 8. — *Sur l'Indécision*, p. 40. — *Sur la lecture à haute voix*, p. 72. — *Sur la manière d'entendre les sermons*, p. 103. — *De l'admiration & de l'enthousiasme*, p. 164. — *De la distraction*, p. 232. — *Des moyens de guérir la distraction*, p. 295. — *Sur le support de soi-même*, p. 361. — *CONSEILS*, par M<sup>me</sup> Bourdon: *L'Esprit de famille*, p. 107 et 133. — *Le support mutuel*, p. 198. — *La fin de l'éducation*, p. 262. — *Les Enfants*, p. 320. — *Une page de la vie d'une vieille fille*, par Claire Chancel, p. 11. — *L'Orgueil*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Mirabeau, p. 44, 81, 113 & 135. — *Le mariage de Thécle*, par M<sup>me</sup> Bourdon, p. 18, 49, 76, 108, 147, 178, 265, 235, 263, 300 & 328. — *La petite amazone*,

par Michel Aubray, p. 168, 209 & 239. — *Histoire d'une giroflée*, par M<sup>lle</sup> M. Bourrotte, p. 174. — *Les violettes*, par M<sup>lle</sup> Claire Chancel, p. 200. — *Les débris*, par M<sup>me</sup> de Stolz, p. 269. — *La recluse des Roches Noires*, par M<sup>me</sup> la comtesse de la Rochère, p. 304, 332 et 368. — *Une vocation*, par M<sup>me</sup> Germaine Boué, p. 364.

### POÉSIE.

*Noël*, par Hippolyte F., page 23. — *Barba la fileuse*, par M<sup>lle</sup> Z. Fleuriot, 54. — *L'aimeras-tu?* par Marie-Jenna, p. 87. — *Le livre d'heures*, par J. Autran, p. 118. — *Les confitures*, par André Theuriot, 186. — *Mieux que ça*, par Eugène Leclerc, p. 217. — *Hymne aux Saints Apôtres*, par H. D., p. 250. — *Question d'enfant*, par le vicomte de Girel, p. 280. — *La fontaine de Marie*, par M. Reboul de Nîmes, p. 310. — *Le vieil arbre*, par Ludovic de Vauzelles, p. 343. — *Ce que j'aime*, p. 371.

### REVUE MUSICALE, par M<sup>lle</sup> Marie LASSAYEUR.

L'année 1874. Productions théâtrales de l'année 1873, page 24. — La jolie parfumeuse. — L'orchestre des dames viennoises. — Compositions nouvelles, p. 55. — Concerts de MM. Danbé & Bourgault-Ducoudray. — Les chœurs d'Athalie, par Mendelssohn. — La branche cassée. — Compositions nouvelles, p. 83. — Le Astuzie Femminili de Cimarosa. — Orphée aux enfers, opéra-féerie. — Le Florentin. — Christophe Colomb, aux concerts Danbé, p. 118. — Du chant sacré. — Influence du Christianisme sur l'art en général. — Le Stabat & la Messe solennelle de Rossini, aux Italiens, p. 152. — La Passion selon saint Mathieu, de Sébastien Bach. — Concert de l'édition Peters, p. 183. — Une Loi Somp-tuaire, opérette inédite, de M. Victor Massé, p. 218. — Le Requiem de Verdi, p. 250. — L'Esclave de M. Membrée, p. 280. — Les musiciens ambulants, p. 311. — La musique sur l'eau, récit d'un rêveur, p. 344. — Ventadour et le Châtelet; Judas Machabée; musique nouvelle, p. 372.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Gâteau milanais; crème bachelée; sauce pour le Pudding; crêpinette au riz; conservation des fourrures, p. 27. — Echaudé; remède contre les rhumes, p. 58. — Croix de Malte. Plum Cake, p. 90. — Meringues; recette pour conserver les choréées, Scaroles, p. 121. — Ordonnance d'un dîner, 153. — Blanc-Manger; soupe au melon; liqueur d'angélique, p. 220. — Sucre d'orge; cuisson d'un petit jambon; remède contre les névralgies, p. 249. — Nettoyage de la moleskine; remède contre la chute des cheveux, p. 279. — Bouillon pectoral contre la toux et les rhumes chroniques; recette pour nettoyer les encadrements dorés, p. 310. — Œufs au caramel; filet de bœuf à la russe; sirop de mûres, p. 346. — Description d'un appartement parisien, p. 374.

### CORRESPONDANCE.

Pages, 28, 58, 91, 121, 187, 220, 252, 282, 313, 346 et 375.



## MODES.

Pages 29, 60, 92, 123, 154, 189, 222, 254, 284, 314, 348 & 377.

## EXPLICATIONS DES ANNEXES.

Pages 31, 63, 94, 125, 158, 191, 223, 255, 287, 318, 351 & 379.

## MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 288, 320, 352 & 380.

## REBUS.

Dessinés par L. LEVERT & gravés par Ch. GILBERT.

La caque sent toujours le hareng, page 32. — Chacun le sien n'est pas trop, p. 64. — Les cordonniers sont les plus mal chaussés, p. 96. — Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit, p. 128. — Un bon averti en vaut deux, p. 160. — Beaucoup faire & peu parler, p. 192. — Les délicats sont malheureux, rien ne saurait les satisfaire, p. 224. — Qui aime bien, tard oublie, p. 256. — Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs, p. 288. — Il n'est si bon cocher qui ne verse, p. 320. — Le temps est de l'argent, p. 352. — Ce qui est fait n'est plus à faire, p. 380.

## MUSIQUE.

JANVIER. — *Gavotte*, de Bach. — *Souhaits de nouvelle année*, de Hess. — *Bonsoir*, de Rocheblave.

JUILLET. — *Une Loi Somptuaire*, paroles de Paul Dubourg; musique de Victor Massé.

## ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — UNE PETITE PLANCHE: Tapisserie par signes, filet brodé & dentelle Renaissance. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE: Le lever du Baby. — PREMIER CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de confections, costumes, lingerie, modes et ornements.

FÉVRIER. — TAPISSERIE COLORIÉE: Chauffeuse. — GRANDE PLANCHE: Application sur filet, chamarrure. — 2<sup>e</sup> CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de confections, costumes et costumes d'enfants, modes, lingerie & ornements.

MARS. — PLANCHE COLORIÉE: Pantoufle en cuir d'Allemagne. — PLANCHE EN RELIEF: Frivolité. — 3<sup>e</sup> CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis d'ameublement, confections, lingerie, costumes d'enfants & ornements de jupon.

AVRIL. — TAPISSERIE COLORIÉE: Bande pour ameublement. — PETITE PLANCHE: Filet brodé, tapisserie par signes. — 4<sup>e</sup> CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de costumes, toilettes de Première Communion; lingerie & confections.

MAI. — PLANCHE EN RELIEF: Crochet. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE: Le déjeuner du Baby. — 5<sup>e</sup> CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de costumes, toilettes de Babies & lingerie.

JUIN. — TAPISSERIE COLORIÉE: Lambrequin. — PETITE PLANCHE: Guipure Richelieu, tapisserie par signes. — IMITATION D'AQUARELLE: Fleurs et oiseaux. — 6<sup>e</sup> CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis d'ameublement, costumes, toilettes de babies & lingerie.

JUILLET. — GRAVURE: Portrait de La Fontaine. — 7<sup>e</sup> CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de costumes, chapeaux de jardin & lingerie.

AOUT. — GRANDE PLANCHE: Soutache perlée & tapisserie par signes. — ABAT-JOUR & SILBOUETTES: Première partie. — 8<sup>e</sup> CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de costumes, confections, costumes d'enfants & chapeau de jardin.

SEPTEMBRE. — PLANCHE REPOUSSÉE: Bande, crochet Tunisien. — ABAT-JOUR: Deuxième partie. — 9<sup>e</sup> CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis d'ameublement, confection & robe de baptême.

OCTOBRE. — TAPISSERIE COLORIÉE: Branches de roses. — ABAT-JOUR: Troisième partie. — 10<sup>e</sup> CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de confections & costumes d'enfants.

NOVEMBRE. — TAPISSERIE COLORIÉE: Vide-poche. — IMITATION D'AQUARELLE: Fleurs et oiseaux. — 11<sup>e</sup> CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de confection & lingerie.

DÉCEMBRE. — TAPISSERIE COLORIÉE: Pouff. — PLANCHE REPOUSSÉE: Tulie brodé. — PETITE PLANCHE: Guipure Richelieu, dentelle Renaissance et tapisserie par signes. — CHEVALET-CALENDRIER. — 12<sup>e</sup> CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis d'ameublement, confections & corsage.

## PLANCHES DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — Une petite planche, recto & verso: Mantelet pour petite fille de 6 à 8 ans. — Col à revers: sous-manche assortie. — Corsage décolleté (2<sup>e</sup> toilette, gravure du 1<sup>er</sup> janvier, n° 3925). — Fichu Alsacien.

FÉVRIER. — PLANCHE II. — Grande planche, recto & verso: Tunique. — Habit. Gilet. — Jaquette d'intérieur. — Polonoise pour petite fille (toilette de la gravure du 1<sup>er</sup> février, n° 3930).

MARS. — PLANCHE III. — Grande planche ornée, patron à pièces indépendantes, pouvant se découper: Pardessus soutaché.

AVRIL. — PLANCHE IV. — Petite planche, recto & verso: Parure ouverte. — Parure fermée. — Pantalon d'enfant. — Bonnet du matin. — Bonnet de nuit. — Chemise d'enfant.

MAI. — PLANCHE V. — Grande planche de confections, recto & verso: Jaquette ouverte (1<sup>re</sup> toilette, gravure du 1<sup>er</sup> mai, n° 3942). — Mantelet-dolman (2<sup>e</sup> toilette, même gravure). — Manteau Richelieu (4<sup>e</sup> toilette, même gravure). — Mantelet (3<sup>e</sup> toilette, même gravure). — Paletot (5<sup>e</sup> toilette, même gravure).

JUIN. — PLANCHE VI. — Petite planche, recto & verso: Corsage & tablier (1<sup>re</sup> toilette, gravure du 1<sup>er</sup> juin n° 3947). — Corsage pour petite fille (même gravure). — Corsage de baby.

JUILLET. — PLANCHE VII. — Grande planche, recto & verso: Corsage & jupe (2<sup>e</sup> toilette, gravure de juillet, n° 3951). — Écharpe algérienne. — Spencer. — Jaquette pour petite fille (gravure du 1<sup>er</sup> juillet, n° 3951).

AOUT. — PLANCHE VIII. — Petite planche, recto & verso: Corsage à plastron pour jeune fille (1<sup>re</sup> toilette, gravure du 1<sup>er</sup> août, n° 3955). — Robe pour petite fille (même gravure). — Jaquette & jupe plissée pour petit garçon.

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — Petite planche, recto & verso: Mantelet en cachemire. — Robe de baptême.

OCTOBRE. — PLANCHE X. — Grande planche de confections & costumes, recto & verso: Corsage & tunique (1<sup>re</sup> toilette, de la grande gravure du 1<sup>er</sup> octobre). — Mantelet pour dame âgée (6<sup>e</sup> toilette, même gravure). — Casaque à double basque (8<sup>e</sup> toilette, même gravure). — Abat-jour. — Jaquette et tunique (3<sup>e</sup> toilette, même gravure). — Polonoise (10<sup>e</sup> toilette, même gravure). — Corsage pour fillette de 13 à 15 ans (12<sup>e</sup> toilette, même gravure).

NOVEMBRE. — PLANCHE XI. — Petite planche, recto & verso: Pardessus. — Corsage (1<sup>re</sup> toilette, gravure du 1<sup>er</sup> novembre n° 3965).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — Grande planche ornée, patrons à pièces indépendantes pouvant se découper: Coin de feu avec broderie en perles. — Chevalet-calendrier.